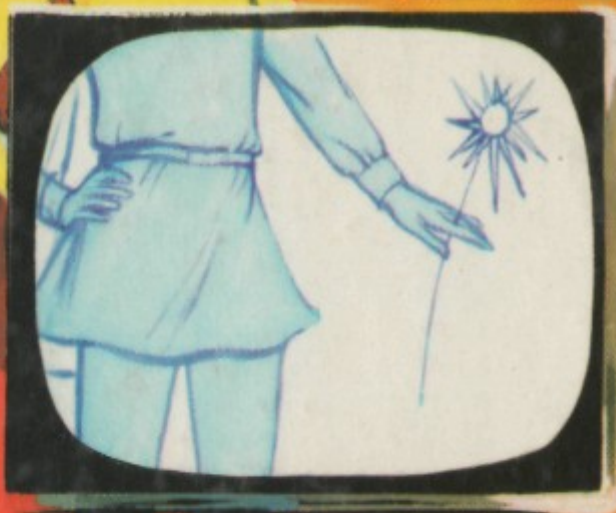


NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

FANTÔMETTE
ET
LA TÉLÉVISION
PAR
GEORGES CHAULET



BIBLIOTHÈQUE ROSE



GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE ET LA TÉLÉVISION

FANTOMETTE ET LA TELEVISION

par Georges CHAULET

*

DES caméras, des projecteurs, un metteur en scène, un vieux château qui sert de décor... Fantômette est en train de tourner un film pour la télévision.

Or, une étrange série de catastrophes vient compromettre le tournage. Accidents dus au hasard? Ou malveillance d'un saboteur? A moins que le responsable ne soit... un revenant!

Fantômette va mener son enquête personnelle, et les énigmes vont se multiplier. Mais de quelle Fantômette s'agit-il? L'actrice ou la justicière?



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. ***Fantômette et la télévision* 1966**
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

TABLE

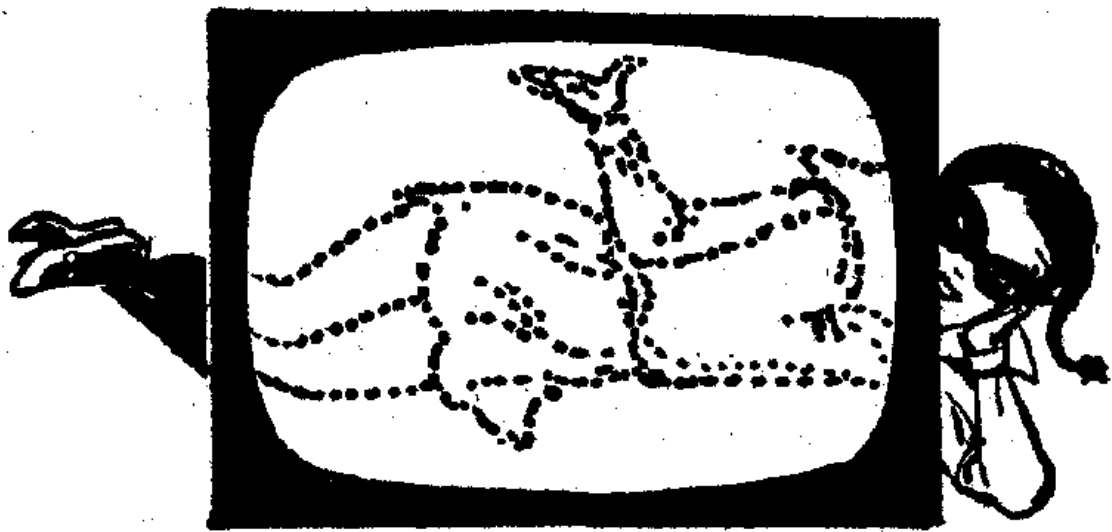
I. — PREMIERS INCIDENTS	5
II. — ETRANGE SUBSTITUTION ..	13
III. — LES CAVALIERS	27
IV. — L'ESPRIT DE L'ESCALIER ..	45
V. — UN COUP DE BATON	53
VI. — NOUVEAUX INCIDENTS ...	61
VII. — LES RÉVÉLATIONS D'ALFI- COBRAS ZANIER	75
VIII. — LE FANTÔME	91
IX. — LES EFFROIS DE LA MAR- QUISE	105
X. — SUR LA TOITURE	115
XI. — L'ENNEMI SE MONTRE	123
XII. — LE SECRET DU MORE	137
XIII. — ENLÈVEMENT	147
XIV. — NÉGOCIATIONS	155
XV. — FANTÔMETTE UTILISE SON CERVEAU	165
XVI. — LA FLAMME AU SOLEIL ...	177
ÉPILOGUE	185

GEORGES CHAULET

FANTOMETTE

BRISE LA GLACE

ILLUSTRATIONS DE JEANNES HIVES



HACHETTE
215



CHAPITRE PREMIER

Premiers incidents

AU DOUZIÈME COUP de minuit, le fantôme apparut.

La vieille marquise de Tour-les-Plessis poussa un cri d'effroi et tomba évanouie dans son fauteuil. Le colonel Cromagnon tira sur sa moustache en grognant : « Mille pétards ! » Le majordome Baptiste laissa choir sur le parquet ciré le plateau de petits fours

qu'il venait d'apporter. Seul, le journaliste Bolduke conserva son sang-froid. Tirant rapidement de sa poche le flacon de cognac qui s'y trouvait en permanence, il le projeta de toutes ses forces en direction du spectre.

La bouteille se fracassa contre le mur et l'étrange apparition s'évanouit aussi soudainement qu'elle était venue. Une voix cria :

« Coupez! C'est très bien... Eteignez-moi ces projecteurs. Ça va, pour le son? Parfait! Cinq minutes de pause pour tout le monde! »

Boris Brindisi, le metteur en scène spécialisé dans les feuilletons télévisés, félicita vivement ses acteurs.

« Bravo! Mes petits, nous avons fait du bon travail, aujourd'hui. L'apparition du fantôme est saisissante, n'est-ce pas? »

— Oui, dit la marquise, on dirait un vrai! Pour un peu, je m'évanouissais réellement! »

Le vénérable château de Tour-les-

Plessis avait été transformé en studio pour le tournage d'un film destiné à plonger les téléspectateurs, tantôt dans l'horreur, tantôt dans le ravissement.

Le grand salon était envahi par un bataillon d'acteurs, d'opérateurs, d'électriciens, de preneurs de son. Les projecteurs s'étagaient sur le marbre d'un escalier monumental; les câbles serpentaient sur le tapis chinois; les cameras voisinaient avec les meubles Louis XIII; dans le vestibule, une armure du xvi^e siècle montait la garde devant une batterie de magnétophones.

Jamais sans doute, depuis les temps lointains de sa construction, le château n'avait connu un tel mouvement, un tel remue-ménage. Les portraits des nobles ancêtres, accrochés aux boiseries des murs, semblaient observer avec stupeur ces intrus vêtus de toile bleue ou de blouses blanches qui allaient et venaient, déplaçaient tables et fauteuils, ouvraient les fenêtres, claquaient les portes, transportaient des panneaux

de contre-plaqué ou des caisses bourrées d'accessoires, s'interpellaient, lançaient des ordres ou poussaient des hurlements quand un maladroit se prenait les pieds dans un fil électrique...

Boris Brindisi régnait sur cet empire qui sentait la colle forte et la peinture fraîche. C'était un petit homme gros, moustachu et remuant.

Tenant d'une main le viseur qui lui permettait de vérifier le cadrage des prises de vues, de l'autre il brassait l'air surchauffé par les projecteurs en exposant à qui voulait l'entendre ses idées sur la mise en scène. Il levait les bras vers les moulures du plafond et s'écriait :

« Je veux du réalisme, du vrai, du vécu ! Il faudra que les téléspectateurs aient la sensation de voir un reportage pris sur le vif. Ah ! si je pouvais engager un fantôme authentique, ce serait parfait ! »

Mettant en pratique ces principes de réalisme, il avait décidé que son film,

Fantômette et le Fantôme, serait tourné non dans des décors mais dans un authentique château, que le rôle de la châtelaine serait tenu par la propriétaire — en l'occurrence la marquise de Tour-les-Plessis —, que les autres acteurs agiraient dans l'histoire comme ils agissaient dans la vie. C'est ainsi que le journaliste Bolduke était réellement un journaliste qui faisait un reportage sur le tournage du film, et que le colonel Cromagnon était un véritable militaire à la retraite. Quant au majordome Baptiste, il remplissait ses fonctions habituelles. Pour tenir le rôle du fantôme, il avait évidemment fallu faire appel à un acteur vivant, Bernard-Bertrand, qui avait revêtu l'uniforme habituel des revenants : suaire et chaînes.

Un autre obstacle était apparu. La vedette du film devait être *Fantômette*, la jeune aventurière qui se consacrait à chasser les malfaiteurs. Naturellement, Boris Brindisi avait voulu qu'elle joue

elle-même son propre rôle. Qui donc mieux qu'elle aurait pu le faire? Mais où la trouver? Son nom ne figurait dans aucun annuaire, son adresse était inconnue, de même que son numéro de téléphone. La police ignorait où l'on pouvait la rencontrer. Brindisi avait fait passer dans divers journaux une annonce ainsi rédigée :

GÉNIAL METTEUR EN SCÈNE RECHERCHE FANTÔMETTE POUR LUI OFFRIR PREMIER RÔLE DANS SUPER-PRODUCTION TÉLÉVISÉE. S'ADRESSER A BORIS BRINDISI, STUDIOS TÉLÉCLAIR.

La même annonce avait été diffusée par la radio et la télévision. Fantômette ne s'était pas manifestée. Alors, Brindisi s'était résigné à engager une jeune actrice, Marjolaine. Revêtue d'un costume de soie jaune, enveloppée d'une cape rouge et noire, le visage masqué, elle combattait le revenant qui terrorisait les habitants du château.

Pendant la pause, le metteur en scène conféra avec Scribouillette (la script-girl) et Pommard (l'assistant) pour préparer le tournage du plan suivant. Selon le scénario, Fantômette devait se cacher dans un coffre de chêne sculpté pour guetter le spectre. Boris Brindisi envoya son assistant dans une des chambres, transformée en loge d'artiste, où Marjolaine achevait de revêtir son costume de soie. Elle était aidée par une habilleuse. Pommard frappa à la porte, passa sa tête dans l'entrebâillement et cria :

« Fantômette! C'est à toi!

— On vient! » répondit l'habilleuse en ajustant le loup noir sur le visage de la jeune actrice.

Un instant après, Marjolaine faisait son entrée dans le salon. Boris Brindisi entreprit aussitôt de lui expliquer ce qu'on attendait d'elle.

« Tu entres par cette porte, tu regardes à droite et à gauche pour bien t'assurer que tu es seule. Puis tu

t'avances sur la pointe des pieds jusqu'à ce vieux coffre...

— Vieux coffre! coupa la marquise de Tour-les-Plessis avec un haut-le-corps, apprenez, monsieur Brindisi, que ce coffre date seulement du xvii^e siècle! Le qualifier de *vieux* est donc péjoratif et injurieux. Dites plutôt « ce coffre vénérable » ou « ce coffre historique. »

Le metteur en scène réprima un soupir et dit, conciliant :

« Mettons historique, si vous voulez. Donc, Marjolaine s'approche du coffre, soulève le couvercle et se glisse à l'intérieur. Tu as compris, Marjolaine? »

La jeune fille acquiesça. Brindisi claquait des mains :

« Parfait! Tout le monde en place! Envoyez les lumières!... La camera?... Vous y êtes?... Silence! »

C'est alors que les projecteurs s'éteignirent avec un claquement, et que le studio se trouva plongé dans le noir.



CHAPITRE II

Étrange substitution

IL Y EUT quelques minutes d'affolement. La vieille marquise se mit à pousser des cris de perroquet pour faire part à tous de son émotion; les électriciens lancèrent des jurons qui témoignaient de la richesse de leur vocabulaire, et Boris Brindisi hurla dans les ténèbres :

« Quel est l'infâme scélérat qui a

coupé le courant? Je vais l'aplatir comme un bifteck! Je vais lui faire avaler de la moutarde! Je vais le déchirer en sept morceaux!... Ouvrez donc une fenêtre, sapristi! On y voit autant qu'au fond d'un tonneau de goudron! »

Il faisait jour dehors, mais les prises de vues devant s'effectuer uniquement à la lumière artificielle, on fermait hermétiquement portes et fenêtres.

L'assistant Pommard ouvrit les volets et un rayon de soleil pénétra dans le salon. Une vague odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air. Brindisi examina les projecteurs en grognant :

« Ils ont tous claqué! Il s'est produit un court-circuit quelque part... »

Pommard découvrit bientôt l'origine de la panne ; deux fils mal isolés s'étaient touchés. Le metteur en scène eut un geste d'agacement.

« Réparez ça rapidement et mettez des ampoules neuves. Allons, dépêchons! Nous n'avons pas de temps à perdre! »

Les électriciens s'affairèrent. Les fils furent remis en état, emmaillotés de chatterton. Puis on ouvrit la caisse qui contenait les lampes de rechange. Il y eut des exclamations : elles étaient toutes brisées. Le metteur en scène fronça les sourcils et demanda à son assistant :

« Que s'est-il passé, Pommard ? Pourquoi sont-elles en morceaux ? »

— Je ne sais pas. La caisse a dû être cognée quand on l'a sortie de la camionnette.

— Nous n'avons pas d'autres ampoules sous la main ?

— Non. Il faut aller en chercher au studio.

— Allons, bon ! Deux heures pour y aller, deux heures pour en revenir... Cela va faire quatre heures perdues bêtement ! »

Il pesta et tempêta en tapant du pied sur le parquet ciré, puis prit une décision :

« Nous ne pouvons pas rester là sans

rien faire. Puisqu'il n'y a pas moyen de tourner en intérieur, nous allons faire quelques scènes d'extérieur. Scribouillette! »

A l'appel de son surnom, la script-girl s'approcha. Elle portait des lunettes et un volumineux dossier.

« Scribouillette, que pouvons-nous tourner au-dehors? »

Elle consulta ses feuilles et annonça :

« Le plan 17. Fantômette poursuit le spectre qui s'enfuit à travers le jardin.

— Très bien. Allons-y, sortons le matériel. »

Pendant que le personnel entreprenait le déménagement, le colonel Cromagnon s'approcha du journaliste et grommela dans sa moustache :

« Ah! Mon cher Bolduke, quelle organisation lamentable! Vraiment, ce n'est pas dans mon régiment qu'on aurait vu une telle pagaille! »

Le journaliste hocha la tête :

« Bah! mon cher colonel, c'est toujours comme ça, dans le cinéma! Il est

bien rare qu'il ne se produise pas une bonne douzaine d'incidents au cours du tournage. Tenez, je me souviens qu'à Hollywood, l'année dernière... »

En attendant que le matériel fût en place, Marjolaine demanda à Boris Brindisi si elle pouvait retourner dans sa chambre pour y étudier une leçon de géographie. En effet, sa participation au film ne l'empêchait pas de poursuivre son travail d'écolière. Entre deux prises de vues, on la voyait se plonger dans ses livres, écrire sur des cahiers ou réciter des poésies à haute voix.

« C'est entendu, dit le metteur en scène. Je te rappellerai dès que nous serons prêts. »

Marjolaine sortit du salon, traversa un vestibule au dallage de marbre noir et blanc, donna une tape amicale sur le nez pointu de l'armure et monta l'escalier monumental, à balustrade de chêne torsadé, qui menait à l'étage.

Elle longea un couloir de forme assez

tortueuse, poussa la porte de sa chambre et entra.

Ce qu'elle vit alors lui arracha un cri de surprise.

Le mobilier de la chambre avait été débarrassé des housses qui le protégeaient de la poussière, et une écritoire antique avait été transformée en table de maquillage par l'apport d'un miroir ovale. Sur cette table se trouvaient divers petits pots contenant des fards, des tubes de crème, des épingles à cheveux, qui voisinaient avec des livres de classe et des cahiers.

Assise devant la glace, occupée à mirer complaisamment son visage masqué, se trouvait... Fantômette.

La vraie.

Marjolaine demeura interdite, bouche ouverte et bras figés. La soudaineté de cette apparition la décontenança à un point tel qu'elle esquissa un pas de retraite. Fantômette se leva et dit en souriant :

« Bonjour, Fantômette n° 2. N'aie

pas peur, je ne suis pas venue ici pour te manger, ma chère collègue! Juste une petite visite en passant. J'avais envie de voir à quelle sauce le génial Boris Brindisi accommode mes aventures... Alors, comment va le tournage? »

La jeune actrice se ressaisit. Son premier mouvement de crainte faisait place à une curiosité intense. Elle était donc là, cette fameuse aventurière qui pourchassait les bandits! On pouvait enfin la voir de près, lui parler, la toucher...

Fantômette demanda avec amusement :

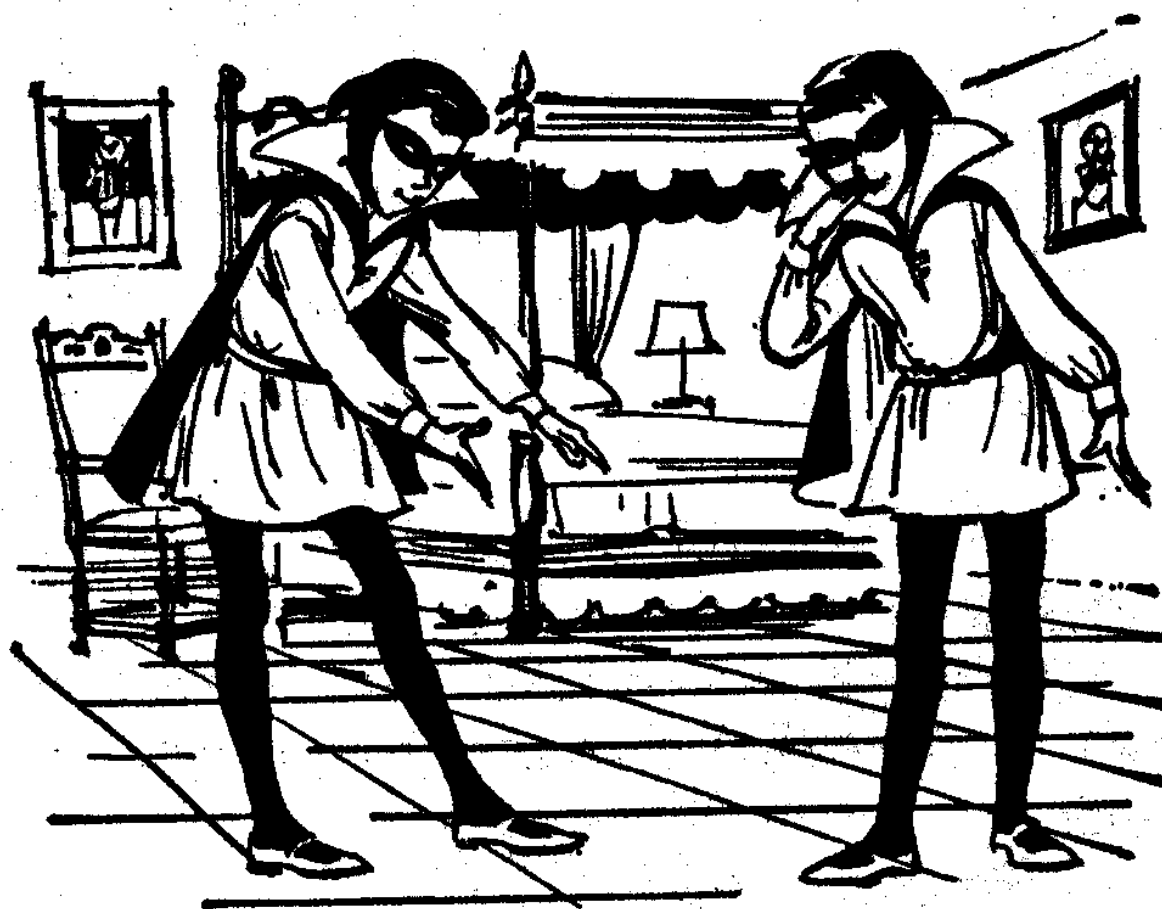
« Ai-je donc tellement l'air d'une bête curieuse? J'ai l'impression que tu me regardes comme si j'étais un Martien... Je suis bien réelle, pourtant! »

Marjolaine avança la main, palpa le manteau de Fantômette et poussa un soupir de satisfaction.

« Ah! c'est bien de la soie. Comme le mien. J'avais peur que la costumière

ne m'ait donné un vêtement qui ne soit pas ressemblant. Les couleurs sont les mêmes. Il n'y a que le col qui n'ait pas tout à fait la même forme. »

Et Marjolaine eut bientôt fait de trouver toute naturelle la présence de Fantômette. Ces demoiselles se mirent à parler chiffons, sujet qui passionne toutes les filles du monde, qu'elles soient aventurières ou non. Elles étaient en train de comparer leurs chaussures,



lorsque la voix d'un machiniste filtra à travers la porte :

« Ohé! mademoiselle Marjolaine! C'est à vous! »

La jeune actrice sursauta. Elle avait déjà oublié le film.

« On m'appelle! J'y vais... à tout à l'heure. »

Fantômette l'arrêta.

« Non. J'y vais, moi. Reste ici, je vais prendre ta place. »

Marjolaine tenta de protester, mais Fantômette lui saisit la main et dit très vite, à voix basse :

« Tu vas avoir une composition de géographie à la fin de la semaine, n'est-ce pas? »

— Heu... Oui... Mais comment le sais-tu?

— J'ai regardé tes cahiers. Tu dois travailler. Tu n'as pas de temps à perdre en tournant des films. D'autre part, *il faut* que j'assiste aux prises de vues.

— Pourquoi?

— Je ne peux pas te le dire pour l'instant. Mais c'est très important. Tu peux me croire. En me permettant d'opérer cette substitution, tu me rends un très grand service. Tu veux bien? »

Fantômette parlait sur un ton de conviction profonde. Marjolaine se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'une simple fantaisie, mais d'une affaire sérieuse. Elle murmura :

« Et qu'es-tu en train de faire? »

— Tu sauras tout plus tard, mais pour l'instant je te demande le silence. Ne sors pas de cette chambre. Si quelqu'un vient, cache-toi derrière cette tenture. Personne ne doit découvrir notre entente. »

Derrière la porte, le machiniste s'impatientait.

« Alors, mademoiselle, vous venez? »

Marjolaine cria :

« Voilà! j'arrive! »

Fantômette lui fit un petit signe amical et sortit de la chambre. Un instant plus tard, elle apparut dans le jardin.

Boris Brindisi se croisa les bras en criant :

« Enfin! Ce n'est pas trop tôt! Ah! ce qu'on peut perdre de temps, dans ce métier! Allons, pressons-nous un peu! »

Il consulta les feuilles que lui tendait la script-girl et annonça :

« Nous allons tourner le plan 17. Le fantôme du château s'est sauvé dans le jardin où il cherche à se cacher. Mais Fantômette le poursuit. Compris? Ce n'est pas bien compliqué. Marjolaine, tu vas te mettre ici, à l'angle de la tour... Bien. Avancez cette camera près du buisson... Poussez un peu ce réflecteur, il m'éblouit... Parfait! Scribouillette, y a-t-il un texte à dire?

— Non, c'est une scène muette.

— Tant mieux! Voilà qui simplifiera les choses. Tout le monde est en place? »

Il s'approcha de celle qu'il prenait pour Marjolaine et lui expliqua :

« Le spectre est quelque part dans le

jardin. Tu regardes à droite, à gauche, puis tu cours tout au long de cette allée. Vu? »

Fantômette approuva d'un mouvement de tête.

Boris Brindisi hurla « Silence » par habitude, bien que la scène fût muette, puis « Moteur ». L'assistant Pommard présenta devant l'objectif la *claque* sur laquelle était inscrit à la craie le numéro du plan que l'on allait tourner, et Fantômette joua la scène qu'on lui avait indiquée.

Boris Brindisi cria « Coupez! » puis se frotta les mains.

« Bravo! Ma petite Marjolaine, tu fais chaque jour des progrès. Ce matin, tu avais l'air un peu endormie; mais maintenant tu joues divinement! Passons au plan 18. »

Le plan 18 fut tourné sans anicroche, à la grande satisfaction du metteur en scène. Profitant de sa lancée, il fit travailler ses acteurs jusqu'à ce que le soleil déclinant ne permette plus d'uti-

liser les cameras. Il libéra enfin le personnel en déclarant :

« Allons, malgré cette panne des projecteurs, nous n'aurons pas perdu trop de temps. Demain matin, nous reprendrons les prises de vues en intérieur. Tout le monde sur le plateau à 8 heures! »

Le colonel Cromagnon prit à part le journaliste Bolduke pour lui confier :

« Mon cher, j'ai une proposition à vous faire. Puisque le général Brindisi nous donne quartier libre jusqu'à demain matin, je vous déclare la guerre aux échecs! Vous ripostez?

— Avec plaisir. Mais avant, allons boire quelque chose. Nous avons eu une journée chargée, et je ne serai pas fâché de me rafraîchir un peu. Je crois que le majordome Baptiste a mis quelques bouteilles au frais... »

Tandis que les acteurs se dirigeaient vers un petit salon transformé en bar, Fantômette remonta à l'étage, frappa à la porte et entra.

« Ça y est! annonça-t-elle, les prises de vues sont finies pour aujourd'hui. Tu peux sortir de ta cachette et reprendre ta place! »

Pas de réponse.

Elle s'avança jusqu'au centre de la chambre, appela :

« Marjolaine! C'est moi, Fantômette! Où es-tu? »

Silence.

Fantômette traversa la pièce, tira le rideau qui cachait peut-être la jeune actrice. Mais derrière le rideau, il n'y avait rien.

Marjolaine avait disparu.





CHAPITRE III

Les Cavaliers

PENDANT quelques instants, Fantômette se trouva déroutée. Pourquoi Marjolaine avait-elle quitté sa chambre, malgré la défense qui lui en avait été faite? Était-elle sortie volontairement? Se cachait-elle dans un autre coin du château?

Fantômette était sur le point de partir à sa recherche, quand la porte fut

ouverte en coup de vent pour laisser le passage à l'habilleuse qui s'écria :

« Eh bien, ma petite Marjolaine, tu n'as pas encore enlevé ton costume? Dépêche-toi, je vais lui donner un coup de fer. »

Fantômette hésita une seconde, puis se précipita au-dehors en criant :

« Je reviens tout de suite!

— Mais... mais... »

Sidérée, l'habilleuse murmura :

« Que lui arrive-t-il donc, à cette petite? Elle qui est si calme, d'habitude! On croirait qu'elle a avalé un zèbre! »

Mais déjà la fille masquée longeait à toute allure le couloir tortueux, entraît dans la cage de l'escalier et montait les marches conduisant vers les étages supérieurs. Son instinct lui disait que si Marjolaine ne se trouvait point dans le bas du château, c'est parce qu'elle avait dû se cacher dans un coin du grenier ou des combles.

En effet, lorsqu'elle parvint au se-

cond étage, elle se trouva nez à nez avec son double qui s'apprêtait à descendre. Elle demanda :

« Que fais-tu ici? Je t'avais dit de ne pas sortir de ta chambre. Maintenant, l'habilleuse te cherche. »

Marjolaine fournit aussitôt une explication :

« Oui, je voulais rester dans ma chambre pour reviser ma compo, mais je n'ai pas pu.

— Pourquoi?

— J'avais trop envie de voir comment tu allais jouer ta scène!

— Ah! je comprends... Alors?

— Alors, comme ma chambre n'a pas de fenêtre donnant sur le jardin, je suis montée jusqu'à l'étage du haut. Tiens, viens voir. Il y a un vasis-tas. »

Fantômette suivit la jeune comédienne dans une sorte de mansarde encombrée d'objets inutiles et regarda au travers d'une fenêtre oblique d'où l'on dominait le jardin. De ce poste d'obser-

vation, Marjolaine avait suivi discrètement le jeu de Fantômette. Elle ajouta, avec sincérité :

« Tu sais, j'ai trouvé que tu étais une bonne actrice. J'ai remarqué que Brindisi avait l'air très content!

— Tant mieux. Je suis heureuse que tu n'éprouves pas de jalousie. Une autre que toi aurait pu me dire des méchancetés...

— Oh non! Moi, je trouve ça plutôt rigolo! Tout le monde croit que tu es moi... Enfin, je veux dire que l'on croit que moi je suis toi... heu... je m'embrouille.

— Bon, j'ai compris. En attendant, je te conseille de retourner au plus vite dans ta chambre, sinon l'habilleuse va s'affoler.

— J'y vais! Mais toi, que vas-tu faire maintenant?

— Je vais tâcher de trouver un petit coin tranquille pour passer la nuit.

— Si tu allais dans le salon rose?

— Le salon rose?

— Oui. Juste à côté de ma chambre, il y a un salon où personne ne va. Les meubles sont recouverts de housses. Tu trouveras un canapé où tu pourrais dormir.

— Très bien, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais tu n'as pas dîné? Je t'apporterai quelque chose tout à l'heure. »

Avant de sortir de la mansarde, Fantômette y jeta un coup d'œil circulaire, par curiosité. Un des murs était occupé par des livres poussiéreux. Le mur lui faisant face s'ornait de diverses peintures représentant des paysages principalement formés d'arbres, de rivières et de prairies. Une commode supportait le buste sculpté d'un ancêtre à perruque. Dans un angle, de vieux fusils de chasse tenaient compagnie à des balais chauves.

Après cette rapide inspection, Fantômette et son amie revinrent à l'étage inférieur. La première se dissimula dans le salon rose; la seconde fut ser-

monnée par l'habilleuse qui la menaça du doigt en disant :

« Ma petite, tu ne dois pas porter ce costume en dehors du tournage ! Sinon, il risque de se froisser ou de recevoir des taches. Et que dirait M. Brindisi si tu devais terminer le film en loques ? Il entrerait dans une colère épouvantable ! »

Marjolaine se garda bien de contredire l'habilleuse qui faisait son métier avec beaucoup de sérieux et de compétence. Elle se contenta de baisser la tête comme une écolière à qui l'on reproche d'avoir fait des taches d'encre sur son cahier.

Quand vint le soir, les artistes se réunirent dans la salle à manger du château pour y dîner. Boris Brindisi indiqua le plan de travail de la journée suivante ; le colonel Cromagnon conta quelques anecdotes de sa vie militaire et le journaliste Bolduke révéla comment il avait sauté en parachute sur les sommets de l'Himalaya, pour y cher-



« Ma petite, tu ne dois pas porter ce costume en dehors du tournage ! »

cher les traces de l'Abominable Homme des Neiges.

La marquise présidait au repas, avec un sourire qui traduisait son contentement de voir quelque animation dans son vieux château. Depuis bien des années en effet, l'antique demeure n'abritait plus grand monde. A part la châtelaine, il n'y avait là que le majordome, une cuisinière et un jardinier. Et aussi quelques souris dans les caves et un certain nombre d'araignées dans le grenier.

L'arrivée des cinéastes avait bouleversé cette existence tranquille. Les portes, les fenêtres longtemps condamnées s'étaient ouvertes pour laisser passer un air printanier qui avait chassé les tristes odeurs de moisissure. La lumière était apparue dans des salles vouées à une nuit permanente, et les éclats de voix des visiteurs intempestifs avaient terrorisé Polisson, un paisible chat qui avait dû se réfugier au fond du jardin, sous un banc de pierre, et

refusait d'en sortir malgré les appels de la cuisinière qui agitait un morceau de mou.

La marquise de Tour-les-Plessis était donc plongée dans le ravissement. Profitant de la présence exceptionnelle d'un auditoire qui l'écoutait avec une attention polie, elle traça les grandes lignes de l'histoire de son château.

Il avait été bâti au ^{xii}^e siècle par le sire de Plessis, partiellement démoli au cours d'une guerre, puis reconstruit par Arnaud de Plessis, petit-fils du précédent, fondateur de l'ordre des Cavaliers.

Ces Cavaliers avaient pour emblème une tête de cheval que l'on pouvait encore voir, sculptée au fronton de pierre qui dominait l'entrée principale. Ils avaient reçu du roi Philippe le privilège de battre monnaie. Mais comme ils avaient pris la fâcheuse habitude de mêler un peu trop de plomb à l'or de leurs pièces, le roi abolit l'ordre et fit couper le cou des Cavaliers. Après quoi,

il tenta de faire main basse sur l'or. Malgré d'actives recherches au cours desquelles le château fut saccagé une fois de plus, il ne put rien retrouver du précieux métal. Alors, il eut recours au plus simple des moyens pour boucler le budget du royaume : il augmenta les impôts.

L'acteur Bernard-Bertrand, qui jouait le rôle du fantôme, demanda à la marquise :

« Pourquoi le roi Philippe n'a-t-il pas pu retrouver l'or ? »

— Parce qu'Arnaud se doutait qu'on allait l'arrêter. Mais il a pris ses précautions et a dissimulé cet or, qui se présenterait sous forme de poudre. Le roi était tellement pressé de s'emparer des richesses de l'ordre, qu'il fit exécuter le chef en premier. Il s'en est bien repenti par la suite !

— De sorte que l'on n'a aucune idée de l'endroit où est caché le trésor ? »

La marquise fit une pause, comme pour donner plus de valeur aux paroles

qu'elle allait prononcer. Les convives penchèrent la tête vers elle et cessèrent de manger. La vieille dame reprit :

« Une idée bien vague, oui. A l'instant où les sbires vinrent l'arrêter, Arnaud de Plessis prononça une phrase assez étrange en s'adressant à sa servante, une certaine Josépha. Il dit : « L'or est derrière le mort. » On suppose qu'il voulait ainsi transmettre le secret de la cachette.

— Mais de quel mort s'agirait-il ? demanda Brindisi.

— Là, mon cher monsieur, le mystère est complet. On a longtemps cherché l'explication, mais sans succès. Tous les dix ou vingt ans, des historiens, des archéologues visitent le château, grattent la terre du jardin ou frappent les murailles en affirmant : « Le trésor est ici ! Au pied de cet arbre... Ou là, au fond de ce puits... ou dans le cimetière communal. » Tenez, l'année dernière encore, un érudit qui s'intéressait à l'histoire des Cavaliers est venu

fourrer son nez dans tous les recoins. Il a déniché je ne sais où un livre dans lequel il était question de poudre d'or. Il a recopié quelques passages et les a publiés dans un journal, *Paris-France*, je crois...

— Vous l'avez, ce livre?

— Je pense qu'il doit être quelque part au grenier. A moins que ce ne soit dans une des caves. Peut-être dans un débarras où le défunt marquis, mon époux, entassait des vieux fusils de chasse.

— Des fusils! coupa le colonel Cromagnon en sursautant, voilà qui est diablement intéressant! Je suis moi-même un grand amateur d'armes. Marquise, il faudra que je voie ces fusils-là!

— Je vous montrerai ce débarras demain matin.

— J'y compte bien, marquise, j'y compte bien! »

En voyant cet enthousiasme, le journaliste Bolduke ne put s'empêcher de sourire. Il dit à la marquise :



« Notre colonel s'intéresse plus à la poudre de chasse qu'à la poudre d'or. Pourtant, il serait intéressant de retrouver ce trésor. Vous pourriez remettre le château en état. La nuit dernière, il pleuvait. Et comme le plafond est quelque peu fissuré, je suis resté assis sur mon lit en tenant un parapluie au-dessus de ma tête.

— Vous m'en voyez désolée, mon cher monsieur. Je n'ignore pas que le château a grand besoin de réparations.



Mais d'autre part, si l'on découvrait l'or, il n'y aurait plus de mystère et ce serait dommage... N'est-il pas plus poétique de penser qu'il est là, quelque part, à portée de la main peut-être, mais caché comme un lièvre dans son gîte?

— A propos de lièvre, chère marquise, s'écria le colonel, n'y a-t-il pas du gibier dans les bois voisins? Je brûlerais bien quelques cartouches...

— Si, répondit la marquise, il y a du gibier en abondance. Mais les bois des

alentours appartiennent à la commune, et la chasse n'y est pas permise à cette époque de l'année.

— Dommage, mille pétards! Dommage... »

Le repas s'achevait. Marjolaine quitta discrètement la table et se glissa dans la cuisine pour demander du pain sous prétexte de le donner aux poules, ainsi qu'une demi-bouteille de lait pour le chat. Elle prit quelques fruits à l'office et porta le tout à Fantômette qui attendait dans le salon rose.

Allongée sur un tapis des Gobelins, elle lisait *Béatrice à l'abordage*.

« Je t'apporte un petit souper », dit Marjolaine.

Fantômette se releva en s'exclamant :

« Merci! Ça, c'est une bonne idée. Je commençais à avoir l'estomac affreusement aplati. Tu m'apportes aussi des nouvelles?

— Oh! il n'y a rien de nouveau de-

puis tout à l'heure. On a simplement bavardé. Il a été question du trésor des Cavaliers... Tu te rends compte! Un trésor caché ici, quelque part dans le château ou le jardin.

— Tiens, tiens... Intéressant, ça! Et puis?

— C'est tout. M. Brindisi nous a indiqué le plan de travail pour demain. Nous allons reprendre le tournage en intérieur, maintenant que les lampes ont été remplacées.

— Pourquoi? Elles ne marchaient pas?

— Tu ne sais pas? Elles ont toutes claqué! Et quand on a voulu mettre les neuves, on les a trouvées en mille morceaux. Ah! M. Brindisi n'était pas content! C'est pour cela que nous avons tourné en extérieur... Demain, tu veux encore jouer à ma place?

— Non, c'est inutile. Maintenant j'ai vu tout le monde.

— Alors, tu vas repartir? »

Fantômette vida la bouteille de lait,

la reposa délicatement sur un guéridon Empire et dit avec un sourire amusé :

« Surtout pas ! Je me trouve très bien ici et j'ai l'intention d'y rester encore un certain temps. J'ai toujours rêvé de vivre dans un vieux château. Pour une fois que j'ai l'occasion de réaliser ce rêve, je veux en profiter. Et celui-ci me plaît beaucoup. Il a son trésor, son fantôme, son histoire, sa galerie de nobles ancêtres, sa vieille horloge à balancier... Il est parfait ! On devrait le faire figurer dans les guides touristiques. »

A cet instant s'éleva la voix de l'habilleuse.

« Marjolaine ! Où es-tu ? Il est temps d'aller au lit ! Demain, on se lève de bonne heure ! »

Marjolaine se dirigea vers la porte :

« Je te quitte. Il faut que j'aille au lit tout de suite, sinon la Bibi va se fâcher. »

— La Bibi ? C'est comme ça que vous appelez l'habilleuse ?

— Oui, mais elle ne le sait pas.
Bonne nuit, Fantômette!

— Bonne nuit, Marjolaine! »

Elles se couchèrent, chacune de son côté, et s'endormirent. L'horloge du vestibule sonna douze fois.

Alors, quelque part dans l'obscurité du château, la porte d'une chambre s'ouvrit doucement. Une ombre se glissa dehors et se mit à longer les couloirs déserts, en marchant sans troubler le silence de la nuit.





CHAPITRE IV

L'esprit de l'escalier

LE SALON ROSE était bordé par un couloir qui s'achevait sur un palier, d'où partait un escalier menant aux combles. Les marches étaient recouvertes d'un linoléum maintenu en place par des bordures de laiton.

Ce fut le léger choc d'un pied heurtant une de ces bordures qui réveilla

Fantômette. Elle ne dormait jamais que d'une oreille.

Elle se redressa à demi, retint sa respiration, écouta. Oui, c'était bien le son étouffé d'un pas montant l'escalier. Le pas de quelqu'un qui se mouvait discrètement.

Elle se leva, traversa le salon en se guidant sur un rayon de lune qui filtrait à travers les volets. Elle ouvrit lentement la porte, passa la tête pour observer le palier. Là, aucune lumière ne pénétrait. Le promeneur nocturne se déplaçait dans une obscurité complète. Fantômette fit de même. Tâtonnant le mur, elle s'approcha de l'escalier et s'arrêta quand la pointe de son pied toucha la première contremarche. Elle posa la main sur la rampe. Une légère vibration se faisait sentir...

Avec une souplesse féline, elle gravit quelques marches, s'immobilisa, écouta, puis reprit son ascension. Parvenue au second étage, elle stoppa de nouveau, toucha la rampe.

« Ah! il paraît que nous poursuivons l'ascension. Bon, poursuivons... »

Maintenant qu'il s'était éloigné des chambres où dormaient les hôtes du château, l'inconnu semblait prendre moins de précautions. L'apparition soudaine d'un faisceau blanc indiqua qu'il venait d'allumer une lampe de poche. Il s'arrêta sur le palier, hésita, balaya les murs, les portes. Trois mètres plus bas, Fantômette retenait son souffle. Elle vit l'ombre pénétrer dans une pièce. La lumière s'affaiblit, mais sans disparaître complètement, sans doute parce que la porte n'était pas tout à fait repoussée.

La jeune détective finit de grimper l'escalier et s'approcha du battant qui, en effet, était entrebâillé. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour pouvoir observer l'étrange fantôme.

Ce pas, elle le fit. Son pied se posa sur une lame de parquet mal jointe. Il y eut un craquement. L'instant suivant, le battant fut brusquement repoussé et

Fantômette reçut en plein visage le faisceau éblouissant de la lampe. Elle n'eut pas le temps de faire demi-tour. Un poing invisible lui frappa la tempe gauche en la projetant sur le sol...

Elle resta un long moment étourdie, les yeux papillotant devant un panorama d'étincelles rouges. Elle entendait, à travers une atmosphère de coton, les pas précipités de son adversaire qui fuyait.

Lentement, en s'accrochant à la balustrade, elle se releva. Il lui fallut respirer profondément pour retrouver sa lucidité.

« Un joli crochet du droit ! Et encore, la bordure de mon bonnet a amorti le choc !... Mon bonhomme a dû pratiquer la boxe. »

Fantômette alluma une toute petite lampe — à peine plus grosse qu'un morceau de sucre —, et inspecta le palier.

« Aucune trace du boxeur... Bien, on te retrouvera ! En attendant, voyons

ce qu'il est venu chercher dans ce débarras. »

Elle entra dans la pièce mansardée où Marjolaine s'était postée pour assister au tournage. Les vieux fusils étaient toujours dans leur coin. La commode supportait toujours le buste de l'ancêtre à perruque, et les tableaux n'avaient pas bougé de leurs murs. En revanche, il y avait un changement dans une des rangées de livres. Une place vide indiquait qu'un volume était parti. Fantômette toucha du doigt l'étagère à cet emplacement : il ne s'y trouvait pas de poussière.

« C'est bien ça. Mon esprit frappeur vient à l'instant même de prendre un bouquin. Bon, j'en sais assez. Retournons nous coucher. »

Elle sortit du débarras, descendit l'escalier, se retrouva au premier étage, dans le couloir qui menait au salon rose. C'est alors qu'elle aperçut, tout au fond de ce couloir, une tache jaune et tremblante qui s'approchait, en même

temps que se découpait sur le mur une ombre noire. Fantômette sentit ses poings se crispier. Elle grommela :

« Cette fois-ci, je ne vais pas te manquer, mon petit ami ! C'est moi qui vais taper la première ! »

L'ombre fit place à une silhouette blanche. Une longue chemise de nuit au bas de laquelle on apercevait une paire de pieds nus, et dont le haut s'ornait d'une tête ronde.

C'était Boris Brindisi.

Il tenait dans la main droite une bougie allumée et dans la gauche une bouteille d'eau minérale qu'il venait sans doute d'aller chercher à la cuisine. Apercevant la jeune fille, il hocha la tête en fronçant les sourcils :

« Eh bien ! Marjolaine, que fais-tu ici à cette heure ? Ce n'est pas le moment de se promener dans les couloirs ! Al-lons, retourne vite au lit ! Et ne garde pas ce costume ! L'habilleuse a dû te dire de l'enlever quand le tournage est terminé ! »

Fantômette se garda bien de répliquer. En dissimulant la forte envie de rire que lui causait l'aspect comique du metteur en scène, elle regagna sa chambre. Un regard sur un miroir la rassura au sujet du coup qu'elle avait reçu. Une petite bosse, annonciatrice d'un bleu qu'il lui serait facile de dissimuler sous ses cheveux.

« Mais il ne perd rien pour attendre, mon boxeur! Quand je le tiendrai, je l'aplatirai jusqu'à ce qu'il ait l'air d'une galette bretonne! »

Sur ces perspectives de vengeance, elle se tourna du côté droit (opposé à la bosse) et s'endormit pour de bon.





CHAPITRE V

Un coup de bâton

UN coq chanta pour annoncer la venue de l'aube. Un autre coq fit de même pour confirmer cette bonne nouvelle. Puis des oiseaux lancèrent leurs piailllements, battirent des ailes et s'envolèrent à la recherche des insectes qui constituaient leur repas quotidien.

Bientôt s'éleva dans le château un parfum de café au lait, accompagné par les cris, les exclamations et les glapissements de Boris Brindisi qui réveillait son monde.

Techniciens et artistes se trouvèrent réunis pour le petit déjeuner. Une fois de plus, le génial metteur en scène exposa le programme de la journée. Agitant dans l'espace un croissant doré, il déclara :

« Aujourd'hui, nous allons mettre en boîte les plans que nous n'avons pas pu tourner hier, faute de lampes. Je vous rappelle le scénario. Fantômette-Marjolaine va se cacher à l'intérieur d'un coffre en chêne. Elle soulèvera à demi le couvercle pour observer l'apparition du revenant. Ensuite, elle sortira, se jettera sur lui et l'assommera d'un coup de bâton. »

L'acteur Bernard-Bertrand, qui jouait le rôle du fantôme, demanda avec une inquiétude simulée :

« Elle va utiliser un vrai bâton ?

— Non, répondit Brindisi, simplement un bâton léger en carton. Rassure-toi, tu ne sentiras rien.

— Bon! J'aime mieux ça! »

Dès que le petit déjeuner eut été expédié, chacun se mit au travail. Le chef opérateur dirigea l'objectif de sa caméra vers le coffre, les électriciens réglèrent les éclairages et les preneurs de son enclenchèrent leurs magnétophones. Boris Brindisi donna le signal du départ à Marjolaine qui venait de revêtir son déguisement de soie jaune, rouge et noire. Bernard-Bertrand avait lui aussi pris l'aspect exigé par son rôle. Il s'était drapé dans un suaire retenu à la taille par une chaîne. Sur les indications du metteur en scène, il se plaça au premier étage, prêt à descendre l'escalier en faisant tinter les maillons sur les marches.

Marjolaine souleva le couvercle du coffre, passa une jambe à l'intérieur. Brindisi l'interrompit :

« Et le bâton? Tu l'oublies!

— Ah! c'est vrai! Où est-il? »

On chercha le bâton, qui ne se trouvait ni dans le salon, ni dans le vestibule, ni dans aucune des caisses à accessoires. On fouilla dans la camionnette qui servait à transporter le matériel, dans les voitures. On regarda sous les sièges, derrière les meubles. Soudain, le journaliste Bolduke se frappa le front en s'écriant :

« Attendez! Je crois l'avoir aperçu tout à l'heure... sur la petite table du jardin.

— Je cours le chercher! » dit Marjolaine.

Boris Brindisi se mit à grogner :

« Que de temps perdu pour des bricoles! Ah! c'est bien la dernière fois que je tourne un film pour la télévision! Je sens que je vais abandonner le métier pour me faire dompteur de cacahuètes ou marchand de puces! »

Marjolaine revenait avec le bâton, qu'elle semblait manier difficilement. Elle soupira :

« Ce qu'il est lourd! Je peux à peine le remuer... »

La bonne humeur de Brindisi était déjà revenue. Il plaisanta :

« Oui, il est en carton creux et il pèse au moins cent kilos. Allez, ma petite, en place! Et surtout, tape bien fort sur la tête du fantôme. Il faut que les spectateurs aient l'impression que ce n'est pas du chiqué. Tout le monde en place! Silence! »

Les projecteurs éclairèrent à pleins feux; la camera fut mise en route. Le fantôme commença à descendre lentement l'escalier. Marjolaine s'était cachée à l'intérieur du coffre en ne refermant pas complètement le couvercle, ce qui lui permettait d'observer l'inquiétante apparition. Après avoir descendu l'escalier, le spectre lui tourna le dos pour ouvrir une porte menant au sous-sol. Marjolaine repoussa brusquement le couvercle, sauta hors du coffre, se précipita en levant très haut le bâton qu'elle assena sur la tête du fantôme.

Celui-ci poussa un gémissement et s'effondra dans un cliquetis de chaînes. Boris Brindisi s'écria :

« Coupez! C'est très bien!... Ah! voilà une scène merveilleuse!... Un réalisme parfait!... Acteur, actrice, je suis content de vous! »

Il se frotta les mains, donna une petite tape sur l'épaule de Marjolaine en la félicitant. Puis il se tourna vers le fantôme qui gisait toujours, les bras en croix, allongé sur le dallage du vestibule.

« Eh bien, mon cher Bernard-Bertrand, nous avons terminé. Vous pouvez vous relever. »

L'acteur ne bougea pas.

« Alors, qu'attendez-vous? Finie, la séance... Mais... Que fait-il? Il ne remue plus! »

Soudainement inquiet, Boris Brindisi s'approcha de l'acteur, souleva le drap qui lui couvrait la tête. Bernard-Bertrand avait les yeux fermés.

« Oh! Il a été assommé pour de bon!

Vite, que l'on aille chercher un docteur! »

Affolée par les conséquences imprévues de son acte, Marjolaine se mit à pleurer. Boris Brindisi essaya de la rassurer.

« Allons, ce n'est pas ta faute...

— J'ai tapé trop fort...

— Mais non, mais non... Ce n'est qu'un petit accident... Attends, fais voir le bâton. »

Marjolaine tendit l'objet à Brindisi qui le prit, le soupesa et poussa une exclamation de surprise. Il tira de sa poche un canif, déchiqueta le carton et rugit :

« Regardez! Regardez ça!... On l'a truqué! »

Le cylindre de carton contenait, dans l'extrémité qui avait frappé l'acteur, un tronçon métallique scié dans une barre de fer. Un bloc pesant qui avait transformé l'inoffensif bâton de théâtre en dangereuse matraque!

Pendant quelques minutes, la plus

grande confusion régna dans le vestibule. L'habilleuse tapotait les joues de Marjolaine qui pleurait toujours; le reporter Bolduke hurlait dans le téléphone pour appeler un médecin; la marquise, effondrée dans un fauteuil, gémissait : « C'est épouvantable! On a assassiné notre fantôme! »; le colonel tentait de faire boire du cognac à Bernard-Bertrand en grognant : « Bah! à la guerre vous en auriez vu bien d'autres! Tenez, moi, je me rappelle qu'à la bataille de Framboisy... »

Quant à Boris Brindisi, il s'arrachait le peu de cheveux qui lui restaient en répétant :

« Mais pourquoi a-t-on fait ça? Pourquoi, et *qui*? »



CHAPITRE VI

Nouveaux incidents

FANTÔMETTE était toujours cachée dans le salon rose, où elle avait passé une nuit fort tranquille. L'apparition du jour la fit sauter de son divan. Elle regarda dans un miroir l'aspect et le volume de sa bosse. Il n'y avait plus de bosse, chose rassurante. En revanche, un bleu de belles dimensions s'étalait

sur la tempe. Elle renouvela intérieurement son serment de faire passer un mauvais quart d'heure à celui qui était la cause de cette décoration indésirable.

Elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur un coin du jardin et se trouva nez à nez avec une branche de cerisier qui lui fournit un petit déjeuner à base de cerises fraîches et vitaminées.

Peu après, Marjolaine se glissa dans le salon pour lui dire bonjour. Elle trouva Fantômette perchée sur une chaise, en train d'ausculter les murs de la pièce. Intriguée, elle interrogea :

« Que fais-tu là ? Tu regardes si les tapisseries sont bien accrochées ? Ou tu comptes les toiles d'araignée ? »

Fantômette sourit :

« Ni l'un, ni l'autre. J'étudie la structure de ce château. Certaines parties sont plus récentes que d'autres... »

— Oui. La marquise a dit qu'il a été plusieurs fois démoli et reconstruit.

— C'est bien ce qu'il me semblait. »

A cet instant, on entendit la voix de Boris Brindisi qui criait afin de rassembler son monde. Marjolaine quitta son amie pour revêtir son déguisement et commencer le tournage. Quelques minutes après, Fantômette la vit sortir en courant dans le jardin : elle allait chercher le bâton.

Puis il y eut des cris, des hurlements. Fantômette se risqua hors du salon rose. Elle longea le couloir, s'arrêta sur le palier du premier étage. Des voix discordantes lui parvenaient :

« On a tué notre fantôme ! On l'a assommé ! c'est affreux ! Vite, un docteur ! »

Elle risqua un coup d'œil entre les barreaux de la balustrade qui entourait le palier. On s'empressait auprès de Bernard-Bertrand qui se frottait la nuque avec une grimace de douleur, pendant que Boris Brindisi lançait mille malédictions à l'adresse du plafond. Il proférait :

« Le bâton a été saboté! C'est scandaleux! Je vais porter plainte contre tout le monde! »

Un instant après, l'habilleuse entraîna Marjolaine en direction de l'escalier pour la ramener dans sa chambre. Fantômette recula, revint dans le salon rose et attendit. La *Bibi* fit boire un grand verre de lait à Marjolaine, puis lui dit de ne plus s'inquiéter pour le coup qu'elle avait donné au fantôme. Quand elle se fut retirée, Fantômette sortit du salon rose et rejoignit la jeune actrice. Celle-ci voulut expliquer la situation.

« Inutile, dit Fantômette, je suis au courant. Le bâton a été lesté au moyen d'un cylindre de fer.

— Ah! Tu sais?

— Oui. Je viens d'apercevoir Brindisi qui criait au sabotage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, sabotage?

— C'est un mot qui désigne une action malfaisante, une tentative de des-



« C'est scandaleux ! Je vais porter plainte contre tout le monde ! »

truction. Quelqu'un cherche à empêcher le tournage du film. On a provoqué un court-circuit pour griller les lampes des projecteurs, on a brisé les ampoules de rechange... Maintenant, on cherche à mettre les acteurs hors d'état de faire leur travail. Ces incidents ne sont pas dus au hasard. Il y a derrière tout cela une volonté bien déterminée. Une personne qui agit systématiquement pour atteindre un but que j'ignore encore, mais que je finirai par découvrir. »

Accoudée à la fenêtre, Fantômette laissait errer son regard sur le jardin. Une voiture noire s'arrêta devant la grille. Un homme sortit du véhicule, porteur d'une petite sacoche de cuir noir.

« Voici le docteur. Il va sans doute passer de la pommade sur la bosse de Bernard-Bertrand. »

Elle caressa de l'index sa tempe qui était encore douloureuse en murmurant :

« Si j'osais, j'irais lui demander de m'en mettre un peu... »

Elle se tourna vers Marjolaine et dit :

« Tu vas entrer dans le salon rose et y rester un moment. Moi, je vais descendre dans le vestibule. Je veux voir ce qui s'y passe. Surveiller les gens qui s'y trouvent. Cela me permettra peut-être de faire avancer ma petite enquête.

— Parce que tu fais une enquête?

— Oui.

— Je croyais que tu étais en vacances!

— Je ne suis jamais en vacances. »

Fantômette sortit de la chambre, descendit l'escalier et fit son apparition dans le vestibule où l'agitation s'était peu à peu calmée. Le docteur se préparait à partir, en assurant Bernard-Bertrand que le coup qu'il avait reçu n'aurait pas de conséquences graves. La marquise avait retrouvé ses esprits. Bien qu'elle parût encore inquiète, elle

était intérieurement ravie de tous ces incidents qui apportaient du sel à une existence habituellement monotone et ennuyeuse. Boris Brindisi conférait avec Scribouillette pour voir s'il allait être possible de tourner quelques-uns des plans où la présence de Bernard-Bertrand ne serait pas nécessaire. La réapparition de Fantômette le combla d'aise. Il s'écria :

« Ah! te revoilà, ma petite Marjolaine! Tu vois, notre ami Bernard-Bertrand se porte déjà mieux. Tu n'as donc plus à t'inquiéter pour ce coup de bâton. Ça va? Tu es de nouveau en bonne forme? Parfait! Rattrapons le temps perdu. Nous allons tourner le plan 24. Tu dois escalader la tour au moyen d'une échelle de corde. Tu sauras, j'espère? »

Fantômette fit un signe affirmatif.

« Très bien. Tout le monde dans le jardin! Allons, dépêchons-nous! »

Une fois de plus, on déménagea le matériel. Les électriciens déroulaient

leurs fils en piétinant les pelouses, et les opérateurs plantèrent leurs cameras au milieu des massifs de fleurs qui durent supporter ce traitement avec résignation.

Pendant que cette préparation s'accomplissait, le colonel prit à part la marquise et lui confia :

« Marquise, j'ai fort envie de voir ces armes de chasse dont vous avez parlé hier soir. Vous avez promis de me les montrer.

— C'est vrai. Vous voulez les voir maintenant?

— Si vous y consentez...

— Soit! Allons-y. Au moins, ne verrai-je pas l'affreux spectacle de ces gens qui saccagent mes pétunias! Venez, cher colonel, suivez-moi! »

La châtelaine conduisit son hôte dans la petite mansarde que nous connaissons déjà. Le colonel se précipita vers les fusils, les carabines à deux coups et les canardières à canon démesurément long.

« Ah! quelles pièces admirables! Regardez, marquise, regardez ce fusil! Une merveille!... Mais un peu poussiéreux.

— Ils sont là depuis des années. Personne n'y touche jamais.

— Je regrette bien que la chasse ne soit pas ouverte. J'ai aperçu tout à l'heure un faisan qui se promenait entre les arbres. »

A cet instant, quelqu'un qui se trou-



vait dans le jardin appela la marquise.

« Colonel, on a besoin de moi en bas. Je vous laisse contempler toute cette artillerie. »

Elle descendit au jardin, où elle trouva Boris Brindisi plongé dans l'embarras.

« Madame la marquise, nous avons un problème à résoudre. Voyez-vous ce pommier ? »

— C'est un prunier.

— Ah ! Bon. Ce prunier gêne les prises de vues. Il masque le champ de la camera. Pourrions-nous couper cette branche ?

— Oh ! cette branche est magnifique. Elle va donner des fruits...

— Bah ! Cela ne vous fera que quelques pommes en moins.

— Des prunes, voulez-vous dire ? Si vraiment vous jugez que c'est indispensable...

— Absolument ! Sinon, il ne sera pas possible de filmer. Mais de toute façon, nous recollerons la branche

quand nous aurons fini, et vous aurez vos pommes au complet. »

On allait se mettre en quête d'une échelle double, quand Fantômette leva la main.

« Inutile! Je vais grimper à l'arbre. Ce sera plus vite fait. »

Un bond, un rétablissement, et elle se trouva assise à califourchon sur la branche. Boris Brindisi ouvrait la bouche avec étonnement :

« Eh bien, je ne te savais pas aussi agile! Ma petite Marjolaine, on croirait que tu as avalé un chimpanzé! »

En attendant qu'on lui fasse passer une scie, Fantômette regarda autour d'elle. En arrière et sur les côtés s'étendait le jardin. En avant, la masse grise du château. A gauche s'élevait la tour qu'il lui faudrait escalader, grâce à une échelle de corde que l'assistant Pomard lançait par une fenêtre, à trente pieds du sol.

La position élevée qu'occupait Fantômette lui permit de découvrir un détail

invisible depuis le bas. A côté de la fenêtre, une niche était creusée dans la tour. A l'intérieur, une statuette — peut-être celle d'un saint — se cachait à demi dans l'ombre.

Elle n'eut pas le loisir d'examiner plus longuement la statue. Boris Brindisi se dressait sur la pointe des pieds pour lui tendre une scie. Elle se mit au travail, sous l'œil amusé des machinistes peu habitués à voir une actrice faire du bricolage. En quelques instants, la branche fut sciée. Elle craqua, tomba sur le sol. Fantômette descendit en souplesse et demanda :

« Alors, elle est prête, cette échelle de corde ? Puisque j'ai commencé à faire de l'escalade, je vais continuer. »

La silhouette de l'assistant Pommard s'inscrivait dans la fenêtre. Il annonça :

« J'ai fixé l'échelle. Tu peux y aller, Marjolaine ! »

Boris Brindisi lança les commandements habituels :

« Silence ! Moteur ! Action ! » et Fan-

tômette empoigna l'échelle en pensant :

« Moi qui avais promis à Marjolaine de ne pas tourner ! Elle va me prendre pour une menteuse... »

Elle posa le pied sur le premier barreau, en éprouva la solidité, puis très vite se lança sur les suivants avec une souplesse rapide. L'échelle se balançait un peu, frôlant le lierre qui s'accrochait aux vieilles pierres de la tour.

Parvenue à sept ou huit mètres de hauteur, elle s'arrêta une seconde pour souffler, jeta un coup d'œil vers le bas. D'un geste, Brindisi lui fit signe que tout allait bien. Elle reprit son ascension vers la petite fenêtre dont elle n'était plus séparée maintenant que par trois ou quatre barreaux.

C'est alors que se produisit le drame. Un événement soudain, inattendu, qui arracha un cri d'effroi aux spectateurs. L'échelle se détacha et tomba, entraînant Fantômette dans le vide !



CHAPITRE VII

Les révélations d'Alficobras Zanier

FANTÔMETTE lâcha l'échelle et lança les mains en avant. Elle agrippa une touffe de lierre qui arrêta un instant la chute, puis céda. Elle se raccrocha de nouveau, griffa la muraille, se retint à une pierre qui dépassait, lâcha prise une fois de plus et finalement atterrit assez rudement sur le gravier qui parsemait le sol au pied de la tour.

Les cinéastes se précipitèrent pour l'aider à se relever, tandis que la marquise gémissait :

« C'est affreux ! C'est épouvantable ! »

Fantômette s'assura que les dommages se limitaient à quelques égratignures. Elle grogna :

« Monsieur Brindisi, votre matériel n'a pas l'air en très bon état... »

— Je n'y comprends rien ! s'écria le metteur en scène avec désespoir. Voyons, Pommard, tu avais bien attaché l'échelle ? »

L'assistant hocha vigoureusement la tête :

« J'en suis absolument sûr ! »

— Allons voir. »

Ils s'élancèrent dans le château, grimpèrent l'escalier, s'engouffrèrent dans la chambre où s'ouvrait la fenêtre. Pommard désigna une lourde table de chêne massif.

« J'avais attaché le bout des cordes à ce pied de table, puis j'avais tiré de

toutes mes forces. Je suis sûr que ça ne pouvait pas lâcher! »

Bras croisés et front plissé, Boris Brindisi réfléchissait. Il gronda :

« C'est encore du sabotage! On veut m'empêcher de tourner ce film! C'est clair, c'est évident! Mais je ne me laisserai pas faire! J'irai jusqu'au bout, même s'il me faut un siècle entier pour le tourner! »

Bolduke déclara :

« Je vais téléphoner à mon journal pour lui annoncer tout cela. Mais au fait... on pourrait peut-être prévenir la police? »

Boris Brindisi se récria :

« La police? Pour qu'elle fourre son nez partout? Pour qu'elle nous interroge un par un pendant des heures! Non, merci! Nous n'avons pas de temps à perdre! Faisons notre police nous-mêmes. Avec un peu de flair, nous finirons bien par mettre la main sur le coupable! »

Il ponctua ces fortes paroles d'un

grand coup de poing sur la table, et donna le signal de la descente. Fantômette était restée dans le jardin; elle examinait l'échelle de corde.

« Vous avez trouvé quelque chose? demanda-t-elle.

— Oui, dit Brindisi. Nous avons constaté qu'il s'agit d'un nouveau sabotage. Les cordes ont été dénouées. Mais qui a fait cela? Ce ne peut être aucun d'entre nous, puisque tout le monde était ici, dans le jardin! »

Fantômette murmura :

« Oui, personne ne peut être coupable, apparemment... Pourtant, cette échelle ne s'est pas détachée toute seule. Il y aurait bien une explication, mais...

— Une explication? Dis-la vite, Marjolaine!

— Si vous le permettez, je préfère attendre un peu. Avant, j'ai diverses vérifications à faire.

— Et tu sais qui est le coupable?

— Je ne peux rien vous dire pour l'instant. Mystère et boule de gomme!

Pour avoir la solution, adressez-vous au fantôme ! »

Sur ces paroles fantaisistes, la jeune fille masquée fit une pirouette et disparut dans le château en fredonnant une valse viennoise. Boris Brindisi caressa son menton en disant :

« Curieuse, cette petite Marjolaine... J'ai l'impression que depuis un ou deux jours elle est bien changée. Je la trouvais calme, timide... Maintenant, elle a un aplomb extraordinaire ! »

Il restait quelques minutes avant le déjeuner, que les cinéastes mirent à profit pour examiner soigneusement tout leur matériel. On vérifia qu'aucun autre sabotage n'avait été commis, que rien n'était défectueux. Puis on passa à table.

Marjolaine réapparut, sans son déguisement. Elle venait d'être informée par Fantômette de l'accident dû à la chute de la corde. Aussi ne fut-elle pas surprise lorsque Brindisi lui demanda comment elle se sentait :



« Ça va? Tu n'as mal nulle part? Si tu ressens le moindre malaise, il faut le dire et nous appellerons le médecin.

— Non, monsieur, je me porte très bien. Aussi bien que si je n'étais jamais tombée.

— Tant mieux! Heureusement que tu as pu te raccrocher au lierre! Sinon tu risquais de te casser deux ou trois jambes! »

Comment le metteur en scène aurait-il pu se douter que celle à qui il

s'adressait était tout simplement restée dans sa chambre?

Pendant le déjeuner, Fantômette ne sortit pas du salon rose; elle reprit la lecture des aventures de Béatrice. Une demi-heure plus tard, Marjolaine lui apporta une aile de poulet, un petit pâté en croûte et des fruits. Elle lui confia :

« Personne ne s'est encore aperçu de rien. Tout le monde croit que c'est moi qui suis montée à l'échelle.

— Parfait! dit Fantômette en mordant à belles dents dans le poulet. De cette manière, j'ai le champ libre. Voici ce que nous allons faire. Cet après-midi, tu vas poursuivre le tournage. Et pendant ce temps, je continuerai mon enquête.

— On ne risque pas de découvrir que nous sommes deux?

— Bah! L'important est que l'on ne nous voie jamais ensemble. Sois tranquille, tout ira bien. Dis-moi maintenant ce que Boris Brindisi

a prévu. Quel est le programme?

— Je dois capturer le fantôme et l'enfermer dans le coffre où j'étais cachée hier.

— Bien. »

Fantômette s'accorda un instant de réflexion. Elle considéra la pomme qu'elle était en train de grignoter, fit la moue et murmura :

« Je veux être richement récompensée si je devine ce qu'il a l'intention de faire...

— Qui?

— Notre ennemi, le saboteur. Il va nous obliger à nous tenir sur nos gardes. Nous devons nous méfier, parer les coups. J'ai l'impression qu'il ne recule devant rien.

— Qui est-ce? Un des cinéastes? Quelqu'un du château?

— Aucune idée. Ou plutôt, si. J'ai toutes sortes d'idées, mais je ne sais pas encore laquelle est la bonne.

— Et tu crois qu'il va encore nous causer des ennuis?

— C'est possible. Mais ne t'inquiète pas, je veille. »

On entendit alors la voix de l'habileuse qui appelait Marjolaine. Celle-ci quitta le salon rose, entra dans sa chambre pour revêtir son costume, puis descendit au jardin. Boris Brindisi lui annonça :

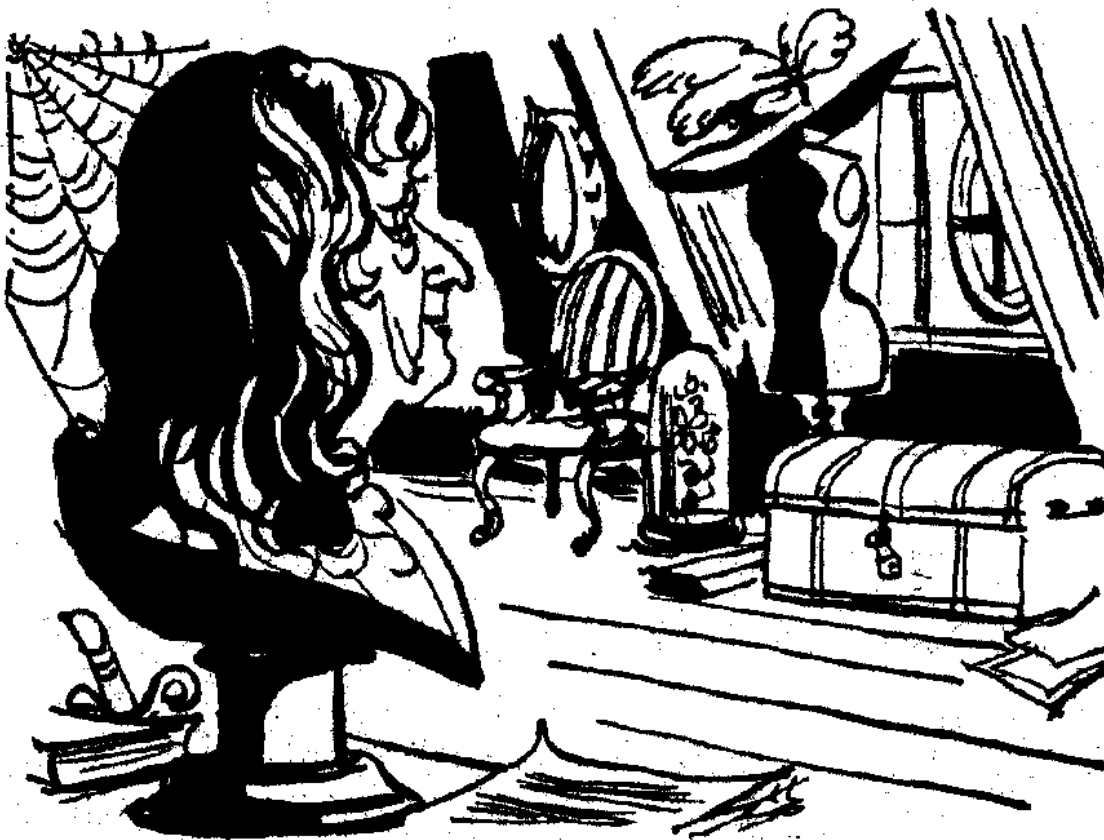
« Ma petite, je viens de modifier le scénario. J'ai soudainement été pris d'une inspiration géniale. Nous n'allons pas tourner de nouveau la séquence au cours de laquelle tu escalades l'échelle. La chute a été très spectaculaire, et nous allons la conserver. On va supposer que c'est le fantôme qui t'a fait tomber. Tu comprends? Bon. Donc, tu vas te relever en te frottant les reins, comme si tu t'étais fait mal. A cet instant, le fantôme sortira du château. Il se précipitera vers toi en brandissant un grand couteau. Tu te sauveras dans le jardin. Vu? »

Marjolaine fit un signe de tête pour approuver. Puis chacun prit la place

qui lui était assignée, et le tournage recommença.

Pendant ce temps, Fantômette se glissait dans le couloir et montait l'escalier menant à la mansarde. Elle voulait observer les prises de vues depuis ce poste élevé, comme son amie l'avait fait la veille.

Elle entra dans la pièce, la parcourut



du regard. Aussitôt, un détail attira son attention. Tous les rayons de la bibliothèque étaient complets : *le volume manquant avait regagné sa place.*

Elle s'approcha, examina rapidement le dessus des livres. L'un d'eux était exempt de poussière. Elle le prit, regarda les lettres d'or gravées sur le cuir noir de la reliure : *Histoire des Cavaliers.*

Un frisson de joie la parcourut.



« Je m'en doutais ! Le promeneur nocturne s'intéresse aux Cavaliers, donc au trésor... Voyons un peu ce que contient ce vénérable bouquin. »

Elle ouvrit le volume. Le frontispice représentait le sire de Plessis partant pour la croisade sur son cheval blanc. Sur la page opposée, le sous-titre mentionnait : *Ouvrage écrit par Alficobras Zanier, docteur ès lettres, en vente chez la veuve Poincelet, à l'enseigne de la Jolie Presse, rue de Buci.*

Le livre commençait par ces mots :

Le sire Bertrand de Plessis naquit à Tours en l'an de grâce 1127. On lui enseigna le latin et la science des armes. Lorsqu'il atteignit l'âge de vingt ans, il était devenu un cavalier accompli. En ce temps-là, saint Bernard prêcha la seconde croisade. Assoiffé de gloire et d'aventures, Bertrand s'embarqua pour la Terre sainte...

Les pages suivantes relataient les exploits de Bertrand, puis ceux de son

fils Romuald. On en venait ensuite à la biographie d'Arnaud, fondateur de l'ordre.

Au bout d'une demi-heure, Fantômette eut la tête remplie de coups d'épée, de chevauchées et de combats contre les Infidèles, que l'on appelait aussi Mores ou Mahométans. Elle abandonna un instant son livre pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. Bien qu'il y eût du soleil, les projecteurs étaient allumés, et leurs faisceaux se trouvaient renforcés par des panneaux réflecteurs argentés. Boris Brindisi gesticulait en hurlant des ordres. Bernard-Bertrand, revêtu de son drap de lit, se précipitait sur Marjolaine qui s'échappait vers les ombrages du jardin.

« Bon, tout marche parfaitement. J'ai la nette impression que notre bonhomme ne fera rien cet après-midi. Il n'a pas encore eu le temps de mettre sur pied un nouveau sabotage. »

Elle reprit sa lecture.

Arnaud se distingua, par sa bravoure, au siège de Saint-Jean-d'Acre en 1191. Il en rapporta, à titre de souvenir, une statue représentant un More debout, brandissant cette sorte de sabre recourbé que l'on nomme cimeterre. Dès son retour au château de Tour-les-Plessis, il fonda l'ordre des Cavaliers qu'il finança grâce aux immenses richesses pillées en Orient. C'est une partie de cette fortune, sous forme de poudre d'or, qui est dissimulée dans une cachette inconnue, quelque part dans le château ou dans ses environs.

Le livre expliquait ensuite de quelle manière l'ordre était organisé, quelle était sa règle et quelle vie menaient les Cavaliers. Une vie paisible, bien différente de celle qu'ils avaient connue lors des croisades. Ils vivaient au château dans une sorte de retraite, partageant leur temps entre les travaux de copie sur parchemins et la frappe de la monnaie.

Fantômette sauta quelques pages, en vint au récit de l'exécution d'Arnaud, décapité sur ordre du roi. Elle lut la phrase énigmatique prononcée au cours de la veille qui précéda le jour tragique : « *L'or est derrière le mort.* » Selon Alficobras Zanier, de nombreuses recherches avaient été menées dans le cimetière de Tour-les-Plessis. En parlant du mort, Arnaud aurait désigné son père Romuald. La tombe fut ouverte, mais on n'y trouva pas la moindre poussière d'or.

L'historien poursuivait :

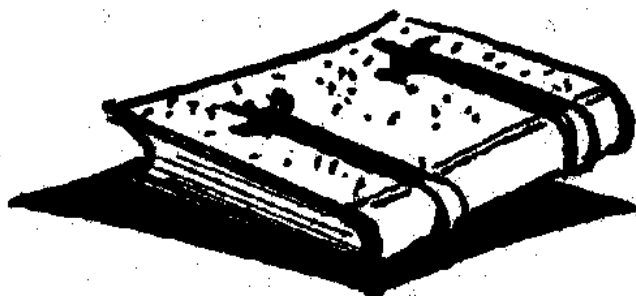
Le mystère resta complet pendant des siècles, jusqu'à ce que moi, Alficobras Zanier, je m'en occupe. Et grâce à ma science, mon esprit et mes facultés divinatoires, j'ai pu percer le mur d'ombre qui me séparait du fabuleux trésor. Je ne l'ai pas encore découvert, certes, mais je sais où il se trouve.

J'ai d'abord réfléchi sur la cause des échecs successifs que rencontrèrent

tous les chercheurs. L'erreur provient de l'interprétation qu'ils donnaient à la phrase prononcée par Arnaud. Pour ma part, j'en ai percé le sens exact. Contrairement à ce que l'on a cru jusqu'à présent, il n'a jamais voulu parler d'un mort, d'un défunt. La phrase doit être comprise de la manière suivante : « Le trésor est derrière le... »

Fantômette poussa un cri.

La phrase était interrompue au bas de la page 20, et la page suivante portait le numéro 23. La feuille 21-22, celle qui indiquait probablement l'emplacement du trésor, avait été arrachée!





CHAPITRE VIII

Le fantôme

« **COUPEZ!** »

Boris Brindisi se frotta les mains.

« C'est parfait! Cette poursuite à travers le jardin sera d'un réalisme saisissant. Les téléspectateurs s'accrocheront à leur fauteuil!... Cinq minutes de pause pour tout le monde. »

On éteignit les projecteurs, on alluma des cigarettes. La marquise fit servir des rafraîchissements par Baptiste. Le metteur en scène conféra avec la script-girl.

« Alors, Scribouillette, où en sommes-nous ? »

— Il ne reste plus grand-chose à tourner, monsieur Brindisi. Deux ou trois plans, pas plus. La capture du revenant par Fantômette, et l'arrivée du commissaire de police.

— Bien. La capture, nous allons la faire maintenant. Le reste sera pour demain.

— Il y aura aussi un petit raccord. Une scène où figurent le journaliste Bolduke, le colonel Cromagnon et le majordome Baptiste.

— On le fera demain soir. C'est tout ? Bien. »

Le journaliste s'approchait. Il demanda :

« Monsieur Brindisi, puisqu'on n'a plus besoin de moi ce soir, puis-je faire

un saut jusqu'à Paris? Je voudrais passer à mon journal...

— Soit! Mais, mon cher Bolduke, il faut que vous soyez là demain. Il y aura encore un plan à tourner.

— Entendu! »

Le journaliste s'éclipsa et Boris Brindisi donna l'ordre de reprendre le tournage.

« Allons, pressons! Il me semble que le temps se couvre. Profitons de la lumière! »

Marjolaine fit basculer Bernard-Bertrand dans le coffre, rabattit et verrouilla le couvercle. Cette capture mettait un point final aux exploits maléfiques du revenant. Scribouillette s'aperçut alors, en consultant ses feuilles, qu'on avait oublié de tourner le plan 52, au cours duquel Fantômette rampait sous une haie. Brindisi tapa du pied :

« Ah! ça va nous retarder! Nous avons déjà perdu assez de temps avec tous ces incidents!... Enfin, allons-y!

Mais je voudrais bien tout terminer demain soir. Après, nous pourrons partir.

— Tant mieux! murmura le majordome, ce ne sera pas trop tôt!

— Vous dites, Baptiste?

— Je dis que vous pourrez prendre du repos.

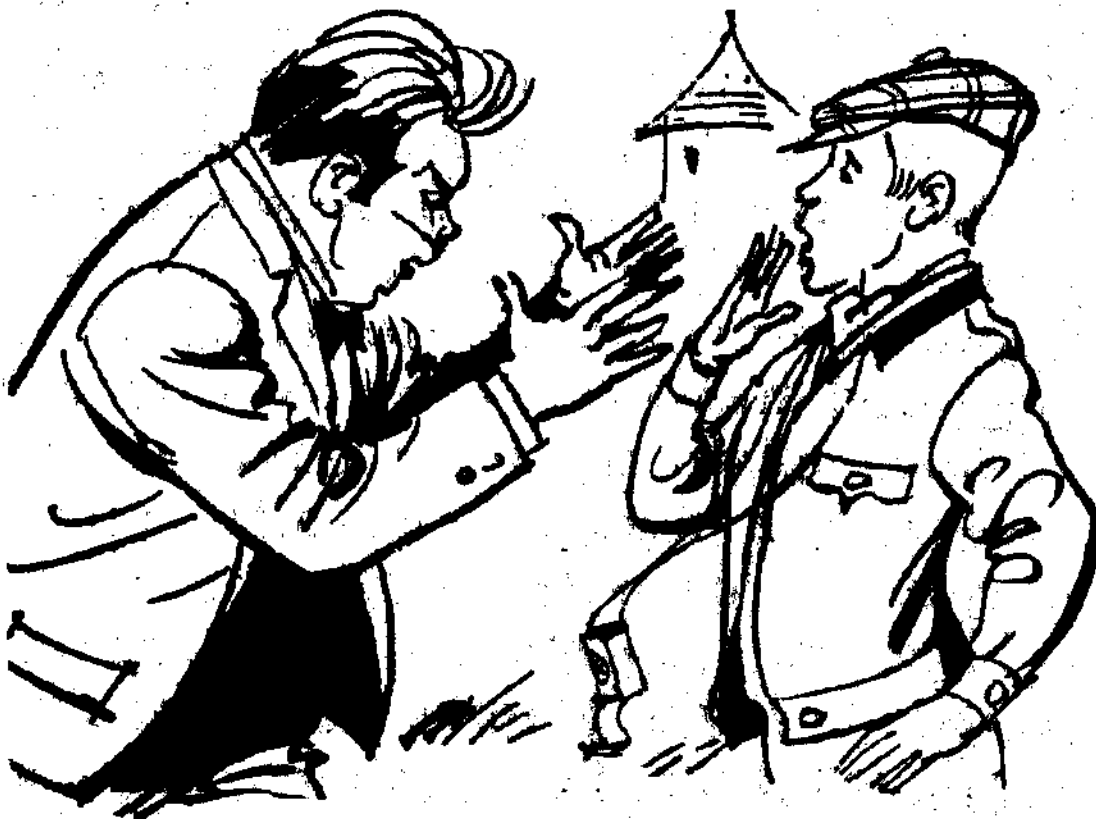
— Ah! vous avez raison. Faire un film, c'est plutôt fatigant! »

Quoique le majordome eût fait sa réflexion à mi-voix, Marjolaine l'avait entendu. Elle se promit d'en parler à Fantômette, pour les besoins de son enquête. Après tout, ce pouvait être Baptiste qui avait saboté le matériel. La présence des cinéastes paraissait le gêner.

L'attitude du colonel Cromagnon semblait également bizarre. A tout instant, il levait le nez vers les branches des arbres, comme s'il s'attendait à voir fondre sur lui quelque ennemi tombé du ciel. Un ciel d'ailleurs menaçant, chargé de nuages noirs. L'atmosphère se faisait lourde; l'air pénible à respirer

laissait présager un orage prochain. L'énervement gagnait les cinéastes qui pestaient contre les câbles dans lesquels ils se prenaient les pieds, contre le chariot de la camera qui s'était coincé ou le micro qui lançait des sifflements imprévus.

L'exaspération s'empara du metteur en scène, lorsque Pommard vint lui annoncer qu'un mauvais réglage de la camera venait de compromettre la der-



nière prise de vues. Le film allait être sous-exposé, c'est-à-dire à moitié noir. Boris Brindisi s'emporta :

« Ah! il y a des jours où tout va de travers! Qui a fait le réglage de cette camera?

— Heu... c'est moi, dit l'assistant.

— C'est toi, Pommard? Eh bien, je te félicite! N'est-ce pas toi aussi qui as saboté les projecteurs, le bâton et l'échelle? »

Aussi énervé que Brindisi, l'assistant se fâcha :

« C'est ça! dites tout de suite que je suis un criminel! C'est peut-être ma faute si ce film n'en finit pas? Vous, on vous paie à la journée, et vous avez intérêt à faire traîner les choses!

— Comment? Tu oses me dire ça? Je vais t'aplatir comme une crêpe!

— J'aime mieux m'en aller plutôt que de voir ça! »

L'assistant tourna le dos et rentra dans le château. Brindisi tempêta, s'arracha les cheveux et poussa des cla-

meurs qui épouvantèrent le chat et les oiseaux. Puis il ordonna de rentrer le matériel et décréta que le tournage serait interrompu jusqu'au lendemain matin. Acteurs et techniciens se dispersèrent sous un ciel où commençait à gronder l'orage.

Marjolaine retourna dans sa chambre, puis se glissa dans le salon rose. Fantômette était assise devant une feuille de papier remplie de gribouillages. Elle releva la tête et demanda :

« Alors, notre génial metteur en scène a fini son petit numéro ? »

— Tu l'as entendu ? Il était furieux ! »

Fantômette sourit :

« Bah ! d'après ce que disent les hebdomadaires de cinéma, c'est une petite manie qu'il a. »

— Oui, mais cette fois-ci, c'est grave ! Il a accusé son assistant d'avoir démoli le matériel et détaché l'échelle de corde.

— Pommard ? Allons donc ! Il ne ferait pas de mal à une fourmi.

— Tout de même, c'est lui qui l'a attachée, cette échelle. Suppose qu'il ait fait exprès de mal la nouer?

— Non, je persiste à croire qu'il n'est pour rien dans cet incident. »

Marjolaine fit un grand geste dramatique :

« Alors, le saboteur, c'est Boris Brindisi lui-même!

— Hein? Pourquoi?

— Parce qu'il est payé à la journée. Plus ça traîne, plus il gagne!

— Il saboterait son propre film? C'est impensable!

— Alors, c'est le colonel! Il regarde tout le temps en l'air! Je trouve ça louche... »

Fantômette se mit à rire :

« On n'a plus le droit de regarder en l'air, maintenant?

— Tu sais, je soupçonne tout le monde. Tiens, le majordome... Je l'ai entendu dire à voix basse qu'il était bien content de voir tout le monde s'en aller demain.

— Evidemment. Cela lui fera du travail en moins.

— Et toi, tu as trouvé quelque chose? Ces dessins?

— Rien, des gribouillages. J'ai passé l'après-midi à essayer de tracer les plans du château. Je cherche dans quel endroit on a pu dissimuler le trésor.

— Tu as trouvé?

— J'ai trouvé... divers endroits possibles. Ce château est grand. Il y a de nombreuses salles, des escaliers, des recoins. Il faudrait tout démolir pour découvrir l'emplacement à coup sûr.

— Alors?

— Je réfléchis, je fais bouillir mon cerveau. »

Fantômette désigna l'*Histoire des Cavaliers*.

« Je viens de potasser ce livre. L'auteur affirme qu'il a trouvé la cachette.

— Alors, ce n'est plus la peine de chercher! S'il connaît la cachette, il a pu prendre le trésor!

— Non. Il prétend avoir deviné l'em-



placement, mais les circonstances l'ont empêché de vérifier cette hypothèse. Il est allé en Poméranie et n'en est jamais revenu. De sorte que l'or est toujours au même endroit. »

Marjolaine battit des mains.

« Eh bien, où est-il? Vite! Allons le chercher! »

Fantômette se leva, se dirigea vers la fenêtre et observa le jardin qui commençait à recevoir de grosses gouttes de pluie. Elle soupira :

« La feuille indiquant l'emplacement a disparu. Regarde, il manque les pages 21 et 22.

— Oh! Qui a fait cela?

— Qui? L'auteur des sabotages, parle! Tu ne saisis pas le rapport qu'il y a entre le trésor et les incidents qui ralentissent le tournage du film?

— Heu... non, pas très bien.

— Je vais t'expliquer. »

Fantômette quitta la fenêtre, s'assit dans un fauteuil et entama une petite conférence.

« Voici ce qui se passe. Un inconnu, que nous appellerons X, a appris qu'un trésor se trouve dans ce château. Bon. Cet X participe au tournage d'un film qui a lieu précisément dans ce même château. Il commence les recherches. Il fait... ce que j'ai fait moi-même cet après-midi. Il fouine dans tous les coins, il met son nez un peu partout en flairant comme un chien de chasse. Mais ces recherches sont longues et le film est sur le point de s'achever. Or,

dès que le tournage sera fini, il faudra quitter les lieux. Donc, plus moyen de poursuivre les investigations.

— Alors?

— Alors, il trouve une solution : retarder le film. Faire traîner les choses, ce qui lui laissera peut-être le temps de trouver le trésor. Il emmêle les câbles des projecteurs pour les mettre en court-circuit, brise les ampoules de rechange, truque le bâton de carton, desserre les nœuds de l'échelle de corde de manière qu'elle tombe quand on s'y suspendra. Mais cette tactique, dangereuse pour les cinéastes, devient soudainement inutile. La marquise a parlé d'un livre qui contient certaines révélations au sujet de la cachette. Notre X profite de la nuit pour s'emparer de *l'Histoire des Cavaliers*. Il enlève la page indiquant le lieu où doit se trouver la poudre d'or; et le voilà maître du secret. Il n'a plus à faire de recherches, donc il arrête les sabotages. Le film va se terminer normalement.

Voilà le point où nous en sommes. »

Marjolaine avait écouté attentivement les paroles de Fantômette. Elle laissa percer son inquiétude :

« Alors, puisque le fameux X connaît la cachette, il va prendre l'or et se sauver!

— Il va du moins essayer.

— Nous devons l'en empêcher! Surveiller le château, appeler les gendarmes! Mettre des sentinelles partout! »

Fantômette sourit :

« Allons, un peu de calme! Pourquoi crois-tu que je sois ici? Je me charge de cette affaire et je n'aurai besoin de gendarmes qu'au dernier moment, quand le bonhomme sera démasqué!

— Ah? Parce que c'est un homme? »

Fantômette enroula distraitement une de ses boucles noires sur son index et prononça à mi-voix :

« Tu crois que ce pourrait être une femme? Il n'y a ici que la marquise, la Bibi et Scribouillette... »

Marjolaine réfléchit à son tour, en se grattant le bout du nez pour mieux faire venir les idées.

« La marquise? Si elle voulait mettre la main sur le trésor, elle aurait pu le faire depuis longtemps...

— Exact, dit Fantômette.

— La Bibi, Scribouillette... Je ne sais pas. »

Fantômette caressa le bleu qui marquait sa tempe en pensant :

« Le coup de poing que j'ai reçu n'avait rien de féminin. Il n'y a qu'un homme pour pouvoir cogner aussi fort! »





CHAPITRE IX

Les effrois de la marquise

« **A** TABLE! Le dîner est servi! »
C'était la voix de l'habilleuse. Marjolaine quitta Fantômette en promettant de revenir pour lui apporter quelques bribes du repas; elle descendit dans la salle à manger. L'éclatement de l'orage, en rafraîchissant l'air, venait de provoquer une détente bienfaisante. Les convives bavardaient avec anima-

tion. Boris Brindisi et Pommard s'étaient serré la main en exprimant des regrets pour leurs paroles un peu vives. Même le majordome, habituellement renfrogné, semblait d'excellente humeur. Peut-être la perspective du proche départ des cinéastes y était-elle pour quelque chose...

Le metteur en scène, animé par le vin de Bordeaux, se frotta les mains en déclarant :

« Mes chers amis, malgré les quelques petits incidents qui ont perturbé le travail, j'espère bien que nous en aurons fini demain dans la soirée. Ce film comptera parmi les meilleurs que j'aurai faits. Les téléspectateurs seront enchantés, j'en suis sûr. Ils aiment toujours les films de fantômes...

— C'est vrai, approuva le colonel Cromagnon, j'ai remarqué que nombre de gens s'intéressent aux spectres et aux revenants qui cependant n'existent pas! »

La marquise sursauta en s'écriant :

« Je vous demande bien pardon, colonel! Mais je crains que vous ne soyez dans l'erreur!

— Comment, chère marquise, vous croyez aux fantômes?

— Pas du tout! Mais je sais qu'ils existent. »

Une telle affirmation demandait à être justifiée. L'auditoire était soudainement devenu attentif. Les fourchettes restaient suspendues, les yeux se tournaient vers la marquise qui expliqua :

« J'y crois, tout simplement parce qu'il y en a un dans ce château. »

Il y eut un « Oh! » collectif de surprise. Brindisi s'exclama :

« Ici même? Comment, marquise! Nous sommes dans un château hanté et vous ne me l'avez pas dit? Vous m'avez laissé engager Bernard-Bertrand qui est peut-être un bon acteur, je l'admets, mais ne saurait se comparer à un fantôme véritable. Vous savez, marquise, que je veux du réalisme

dans mes films, du vrai, du naturel.

— Dites plutôt du surnaturel! » s'esclaffa Pommard.

La marquise hocha la tête :

« Attendez, cher monsieur Brindisi. Si je ne vous ai pas dit qu'un fantôme hantait ces lieux, c'est pour la bonne raison qu'il ne se manifeste qu'une ou deux fois par siècle. Il n'est pas disponible en permanence, comprenez-vous?

— Ah? Alors, on doit avoir du mal à le rencontrer.

— Evidemment. Il n'apparaît que pour annoncer un grand événement, parfois heureux, mais le plus souvent maléfique. Il se montra dans la salle où nous sommes en ce moment, la veille du jour où mon ancêtre Gontrand de Plessis fut nommé connétable de France.

— C'était un événement heureux...

— Oui. Mais il apparut aussi la veille du jour où Gontrand fit une chute de cheval qui entraîna sa mort. Ce fantôme se manifesta également pendant la nuit

de la Saint-Jean en 1823. A l'aube, le château brûla. »

Le colonel Cromagnon haussa les épaules :

« Bah! racontars, fariboles... On entend des bruits, on voit des formes bizarres, on croit avoir affaire à un revenant; quand on met le nez dessus, on s'aperçoit qu'il s'agit tout bonnement d'un rat, d'une chouette ou d'un volet mal fermé.

— Comment pouvez-vous dire cela! Notre fantôme est parfaitement authentique. Il n'est rien de moins que le fondateur de l'ordre des Cavaliers!

— Arnaud de Plessis?

— Lui-même. Depuis qu'il fut exécuté, son âme en peine erre entre ces murs... Et il pousse des gémissements... Tenez, comme en ce moment... »

On entendait des bruits lugubres, en effet. Les rafales de vent mêlées au crépitement de la pluie, des souffles sifflant sur les ardoises disjointes, le raclement d'une branche d'arbre contre

un mur, le glouglou de l'eau coulant dans les gouttières...

Un long moment passa, pendant lequel personne ne dit mot. Chacun méditait sur les étranges révélations que venait de faire la marquise. Le colonel tortillait sa moustache; Bernard-Bertrand tournait une cuiller dans une tasse de café que le majordome venait d'apporter; Scribouillette regardait autour d'elle, en roulant des yeux inquiets derrière ses lunettes. Marjolaine n'était pas non plus très rassurée. Boris Brindisi rompit le silence :

« Madame la marquise, n'avez-vous pas été surprise de nous voir tourner une histoire de revenant précisément dans un château hanté?

— Mon cher monsieur, j'ai vu tant de choses dans ma longue existence, que rien ne saurait plus m'étonner.

— Même pas la vue de ce fameux fantôme? dit le colonel ironiquement.

— Surtout pas! D'ailleurs je l'ai vu, ce fantôme.

— Comment? Vous l'avez vu?

— Parfaitement. C'était pendant la dernière guerre. Le marquis et moi-même nous étions absents pendant trois jours. Nous étions logés chez un ami, le baron de Rideau-l'Azay. Or, une nuit j'eus la vision très nette d'un spectre vêtu d'un suaire blanc qui marchait sur le toit du château. C'était Arnaud de Plessis.

— Comment pouviez-vous connaître son nom?

— C'est simple; il a tourné son visage vers moi et s'est écrié : « Je suis « Arnaud de Plessis, fondateur de « l'ordre des Cavaliers. »

— Alors?

— Alors, je me suis réveillée en poussant un cri. »

Le colonel sourit :

« Ce n'était qu'un rêve!

— Peut-être. Il n'empêche que le lendemain, une bombe d'avion est tombée sur le château et a démoli la moitié de la façade nord. Vous voyez

que l'apparition du fantôme a bien été l'annonce d'un événement grave... »

A cet instant, comme pour illustrer d'une façon dramatique les paroles de la marquise, un éclair illumina le jardin inondé de pluie, et le fracas d'un terrible coup de tonnerre ébranla les murs de la salle. Marjolaine courut se blottir entre les bras de Scribouillette, et le colonel grogna :

« Allons, marquise, vous allez finir par nous faire peur, avec vos histoires de revenant. Moi, je vais me coucher. Bonsoir! »

Il se leva, fit trois pas dans la salle.

Alors, on entendit une sorte de tintement. Un cliquetis métallique, léger. Puis il y eut des craquements, des bruits de pas. Cela semblait provenir d'en haut, d'un point situé quelque part dans les combles ou sur les toits. Tout le monde leva les yeux, comme pour interroger le plafond. La marquise murmura :

« J'ai l'impression que quelqu'un marche sur la toiture...

— Cela me paraît peu probable, dit Boris Brindisi en hochant la tête. Qui voulez-vous qui se promène là-haut en pleine nuit, par un temps pareil? Ce doit être le vent qui a fait tomber une ardoise. »

Cette explication se trouva aussitôt démentie par une nouvelle succession de coups sourds, de grattements, de grincements. Le colonel s'écria :

« Cette fois-ci, aucun doute! Il se passe *quelque chose* sur le toit! Allons voir! »

Cette attitude énergique décida l'assistance qui suivit le colonel hors de la salle. On sortit dans le jardin, sous un déluge de pluie, et on leva le nez vers le ciel noir. Pommard gémit :

« Je ne vois rien et je suis en train de prendre une douche! Vous croyez que... »

Un nouvel éclair zigzagua dans l'espace, illuminant pendant une seconde

les arbres du jardin, la masse noire du château, la haute silhouette de la tour... Ce fut à cet instant que tous purent voir, dressée sur le faite du toit, près de la statue, une forme blanche, hallucinante, un être dont le visage disparaissait sous l'ombre d'un capuchon.

La marquise pointa son index vers l'apparition, gémit :

« Le fantôme ! Le fantôme d'Arnaud de Plessis ! »

Puis elle s'évanouit.





CHAPITRE X

Sur la toiture

FANTÔMETTE avait entendu les cliquetis, les frottements. Elle interrompit sa lecture de *l'Histoire des Cavaliers*, leva les yeux comme l'avaient fait les convives dans la salle à manger.

« Tiens! Un chat est en train d'explorer les gouttières... »

Immobile, elle écouta. Le bruit re-

commença, puis s'interrompit et fut suivi d'une série de coups.

« Un chat qui manque de discrétion ! Il sort ses griffes. Il ne fait pas patte de velours. Allons le voir d'un peu plus près. Je voudrais bien savoir quel air il a ! »

Elle quitta rapidement le salon rose, monta d'une traite l'escalier qui menait aux combles, entra dans le débarras. Le vasistas qui s'inscrivait dans le plafond devait lui permettre, en passant la tête au-dehors, d'observer la toiture.

Elle posa sa main sur le levier de métal qui commandait l'ouverture du châssis. Il résista.

« Zut ! ce vieux machin est rouillé. Personne n'a l'occasion d'ouvrir le vasistas, évidemment. Ah ! ces vieilles demeures sont bien mal entretenues... »

La jeune aventurière tira de toutes ses forces sur le levier, mais ne put en venir à bout. Pendant ce temps, les étranges bruits continuaient de se produire du côté de la tour. Fantômette

s'énerva, donna un coup de poing sur l'objet rétif, puis trouva soudain une solution. Elle se précipita vers les vieux fusils de chasse qui s'entassaient dans un coin, en prit un et se servit de la crosse pour frapper contre le levier. Il consentit à bouger. Elle put alors le tirer complètement. Elle entrouvrit le châssis, glissa son regard au-dehors. C'est à cet instant que se produisit l'éclair et qu'elle put voir la forme blanche près de la tour.

« Tonnerre! Voilà donc celui qui s'amuse à faire du tapage nocturne! Allons bavarder avec lui... »

Elle s'escrima contre le châssis qui refusait de s'ouvrir complètement, eut encore recours au fusil pour faire levier. Elle perdit du temps, faillit se pincer les doigts. Quand elle réussit à sortir de la mansarde, ce fut pour constater que le fantôme avait disparu. En marchant en équilibre sur le faite du toit, comme une funambule, elle parvint jusqu'à la tour. Une longue

échelle se trouvait appuyée contre la muraille, du côté opposé au jardin. Elle avait permis à l'inconnu de se livrer à son étrange escalade, puis de s'enfuir dans le noir de la nuit.

En contrebas, des exclamations avaient jailli à l'instant où l'éclair avait découvert le spectre. Fantômette reconnut la voix de la marquise criant : « Le fantôme d'Arnaud de Plessis ! » puis les spectateurs effrayés s'étaient bousculés pour retourner dans l'intérieur du château. Demeurait seul le courageux colonel Cromagnon qui tendait le poing en lançant injures et défis.

Fantômette ne put réprimer un sourire.

« On croirait entendre Don Quichotte, quand il menaçait les moulins à vent qu'il prenait pour des géants ! Si le brave colonel attend que son fantôme revienne, il a le temps de fondre sous la pluie ! Moi, je vais me mettre au lit... »

Elle revint dans la mansarde, s'ébroua comme un chien sortant de l'eau. Elle s'assura ensuite que les couloirs et les escaliers étaient libres, regagna le salon rose et s'allongea sur un canapé.

Une seconde après, de petits coups précipités furent frappés à la porte. C'était Marjolaine. Avec des mots confus, elle voulut expliquer ce qu'elle venait de voir, mais Fantômette l'interrompit.

« Ne t'énerve pas ! Je sais de quoi il s'agit. Tu viens de voir le spectre d'Arnaud de Plessis.

— Oh ! Comment le sais-tu ?

— Je sais toujours tout. Et rassure-toi, ce n'est pas un vrai fantôme. En admettant qu'il en existe de vrais.

— Tu es sûre ? La marquise dit que c'est celui qu'elle a déjà vu en rêve... et que demain il va se produire une catastrophe épouvantable ! »

Fantômette haussa les épaules :

« Mais non, il ne se produira rien. Ce

sont des contes de grand-mères! Et je t'assure que... »

Elle s'interrompit. Un pas lourd martelait le couloir qui longeait la pièce. Le pas de quelqu'un qui venait. Marjolaine frissonna et se rapprocha de son amie en balbutiant :

« J'ai peur... C'est le fantôme qui vient! »

Les pas s'éloignèrent, firent résonner le petit escalier qui menait aux combles. Fantômette murmura :

« Tiens! Il va dans la mansarde. Qui est-ce? »

Après quelques instants, le même pas se fit entendre. L'inconnu redescendait les marches. Il passa de nouveau le long du couloir.

« J'y vais! dit Fantômette en quittant le salon.

— Oh! ne me laisse pas toute seule! gémit Marjolaine.

— Je reviens tout de suite. Juste le temps de voir qui c'est. »

La jeune aventurière sortit et revint

quelques instants plus tard. Elle souriait.

« Rassure-toi, ce n'était que le colonel Cromagnon. Il vient d'aller chercher un fusil dans la mansarde.

— Ah! Pourquoi?

— Il va sans doute monter la garde jusqu'à l'aube, pour le cas où le fantôme reviendrait. Je viens de l'entendre annoncer : « Ce damné cambrioleur va
« avoir affaire à moi! Je vais le trans-
« former en passoire, mille bom-
« bardes! »

— C'est un cambrioleur, alors?

— Qui sait? Peut-être... Maintenant, dormons. Le colonel veillera sur notre sommeil. »

Mais Fantômette mit longtemps à s'endormir. Son esprit était occupé par un nouveau problème : *Pourquoi le spectre s'intéressait-il à la statue du saint ?*



CHAPITRE XI

L'ennemi se montre

UN COUP DE FEU réveilla Fantômette. Elle ouvrit les yeux. La lumière du grand jour filtrait entre les volets. Elle se leva, ouvrit à demi la fenêtre. Un second coup retentit. Le colonel apparut, sortant d'un fourré qui bordait la ligne des arbres. Venait-il de tirer sur le revenant? Sa main gauche tenait un fusil. Sa droite, un oiseau.

« Voilà donc pourquoi il regardait

tout le temps en l'air. Il cherchait s'il y a des oiseaux dans le jardin. Et voilà l'explication des grands airs de mata-more qu'il a pris cette nuit! Il prétendait s'armer pour combattre le fantôme-cambrioleur, mais en réalité il avait l'intention de mitrailler les pauvres volatiles!... Un petit cachottier, ce colonel Cromagnon! »

Les coups de fusil avaient réveillé la plupart des hôtes du château. Ils furent bientôt tous sur pied, pour cette journée de tournage qui allait être la dernière. On oublia les apparitions en s'occupant du matériel et des costumes. La marquise observa ces préparatifs d'un œil réprobateur; elle grogna :

« Je crains que tout cela ne serve à rien! Nous ferions mieux de renoncer au tournage aujourd'hui, car je suis sûre qu'une catastrophe va se produire! »

Boris Brindisi fit la moue :

« J'espère bien que non! Nous avons eu déjà assez d'ennuis!... Maintenant,

tout le monde en place! Scribouillette, où en sommes-nous? »

Les projecteurs étaient allumés et la camera sur le point de tourner, lorsque la sonnette du portail tinta. C'était un petit télégraphiste.

« M'sieur Boris Brindisi?

— C'est moi.

— Un télégramme. »

Le metteur en scène lut le message, poussa une exclamation de surprise :

« Par exemple!... Madame la marquise, je crois que vous aviez raison : nous n'allons pas pouvoir tourner aujourd'hui. Ecoutez, vous tous! C'est le plus grand producteur d'Hollywood qui veut me voir!

— Thomas Tom Town? demanda Pommard.

— Lui-même! Il vient d'arriver à l'aérodrome de Clafouty. Voici ce qu'il dit :

« DÉSIRE VOUS RENCONTRER AVEC TOUTE VOTRE ÉQUIPE POUR VOIR VOS MÉ-

THODES DE TOURNAGE. SI SUIS SATISFAIT, SIGNERONS GROS CONTRAT POUR AMÉRIQUE. TRÈS URGENT. SIGNÉ : THOMAS TOM TOWN. »

Brindisi exultait :

« Vous rendez-vous compte ! Un gros contrat avec T.T.T. C'est fabuleux ! C'est inespéré ! Allez, les enfants, on remet tout le matériel en caisse, et direction Clafouty ! Vite, vite ! »

Il se tourna vers la marquise en se frottant les mains :

« Il est vrai que votre fantôme a annoncé un grand événement, mais heureusement ce n'est pas une catastrophe. Bien au contraire !

— J'en suis charmée, monsieur Brindisi. Faut-il vous accompagner ?

— Bien sûr, marquise ! Tout le monde vient avec moi. Je veux que ma troupe soit au grand complet. Nous allons faire une démonstration éblouissante ! »

Ce fut un affolement général. Les

techniciens se précipitèrent sur le matériel pour l'enfourner dans les camionnettes, les acteurs coururent et se bousculèrent pour prendre d'assaut les voitures qui s'élancèrent sur la route dans un train d'enfer. En moins de dix minutes, la troupe grouillante laissa le terrain vide, sous l'œil étonné de Polisson, le chat du château.

Fantômette assista, songeuse, à ce départ précipité. Elle avait entendu Brin-



disi lire le télégramme à haute voix. Ainsi donc, toute la troupe partait pour Clafouty, une localité distante de cent kilomètres environ, en abandonnant le château *et le trésor*.

Un poing sous le menton, elle songeait :

« Il y a dans cette affaire de télégramme quelque chose qui ne me plaît pas. Enfin, nous verrons bien. Pour l'instant, puisque je suis toute seule, je vais pouvoir jeter un petit coup d'œil sur cette tour qui semble intéresser fortement notre fantôme. »

Sans se presser, en chantonnant un air à la mode, elle monta dans la mansarde, passa par le vasistas avec plus de facilité qu'elle ne l'avait fait au cours de l'orage, et marcha sur le faîte du toit, en direction de la tour.

Elle regarda vers le jardin et vit Polisson qui s'était perché sur le capot d'une 2 CV garée le long de la façade; il levait la tête pour observer la jeune acrobate se livrant à des exercices qui



Fantômette médita longuement devant le petit personnage.

eussent mieux convenu à un quadrupède de son espèce.

Fantômette s'approcha de la tour, examina l'intérieur de la niche. C'était une sorte d'ogive creusée dans une pierre couleur de miel. Elle abritait une statuette haute d'un mètre environ. Un personnage qui protégeait son corps au moyen d'un bouclier rond et levait la main droite. Cette main était à demi ouverte, comme prête à saisir un objet. Ebréchée par endroits, à demi couverte de mousse, l'effigie paraissait fort ancienne. Les traits du visage, effacés par le temps, ne fournissaient aucune indication sur l'expression que le sculpteur avait voulu lui donner.

Fantômette médita longuement devant le petit personnage. Elle murmura :

« C'est curieux ! L'attitude n'est pas celle d'un saint... On croirait plutôt un guerrier brandissant une épée. Une épée qui aurait disparu par suite de sa

fragilité... Oui, ce bouclier indique bien qu'il s'agit d'un soldat. »

En examinant de près le bouclier, elle y découvrit un croissant de lune gravé.

« Le croissant de l'Islam! C'est un guerrier arabe... La fameuse statue du More rapportée de Terre sainte par Arnaud de Plessis! »

Une statue sculptée par un artiste chrétien, évidemment, puisque la religion des musulmans leur interdit toute représentation de personnages. Soudain, ce fut un éclair dans l'esprit de Fantômette. Elle fit claquer ses doigts et s'écria joyeusement :

« Ça y est! J'y suis! J'ai trouvé... Un More! Voilà pourquoi notre fantôme s'y intéresse! Le mystère est éclairci! Je devine maintenant ce qu'Alficobras Zanier révélait sur la page manquante! La fameuse phrase prononcée par Arnaud de Plessis, ce n'est pas : « Le trésor est derrière le mort », mais « Le « trésor est derrière le More ». C'est-

à-dire quelque part dans le fond de la niche, à l'intérieur de la tour!

— C'est exact », fit une voix.

Fantômette se retourna.

Debout derrière elle, armé d'une pioche à manche court, se tenait le journaliste Bolduke. Il affichait un air ironique.

Un instant surprise, Fantômette retrouva vite son sang-froid. Sur le même ton narquois, elle déclara :

« Tiens! Vous avez fait un peu moins de bruit que la nuit dernière...

— Ah? Vous aussi vous m'avez entendu! Les autres sont sortis sous la pluie pour voir ce que je faisais. J'avais espéré que l'averse et le tonnerre étoufferaient tous les sons.

— Qu'aviez-vous l'intention de faire?

— J'avais hâte d'examiner cette niche; ce qui était impossible pendant le jour, quand tout le monde se trouvait là. Oui, j'étais si impatient que je n'ai peut-être pas pris toutes les précautions nécessaires. Et le vent m'a



gêné pour mettre en place l'échelle. Elle a cogné contre la gouttière à plusieurs reprises.

— Vous auriez pu vous dispenser de cette gymnastique nocturne, mon cher monsieur. Vous avez effrayé cette pauvre marquise...

— Bah! Une vieille toquée qui croit voir des fantômes partout.

— Avec votre imperméable sur la tête, vous aviez tout du revenant.

— Il fallait bien que je me protège

de la pluie. Mais assez bavardé. Otez-vous de là, ma petite Fantômette, j'ai du travail sérieux à faire.

— Ah! Vous ne me prenez donc pas pour Marjolaine? »

Bolduke haussa les épaules.

« Vous me croyez donc si bête? J'ai commencé à avoir des soupçons lorsque vous avez joué la scène avec l'échelle de corde. Tout à coup, Marjolaine était devenue plus adroite, plus habile. C'était anormal. Et en observant Marjolaine — la vraie — j'ai vu qu'en sortant de table elle emportait de la nourriture supplémentaire. Or, elle n'a habituellement que peu d'appétit. Donc, c'était pour alimenter quelqu'un.

— Vous avez un don de l'observation remarquable.

— Cela fait partie de mon métier de reporter.

— Votre métier vous oblige également à faire des sabotages? L'échelle de corde, par exemple?

— Oui, c'est moi qui m'en suis oc-

cupé. Juste après que ce brave Pom-mard l'eut attachée, j'ai desserré les nœuds. Et lorsque vous êtes tombée, je me trouvais dans le groupe des cinéastes, ce qui me mettait hors de cause.

— C'est bien ce que j'avais pensé. C'est également vous qui avez emmêlé les fils électriques pour provoquer un court-circuit, brisé les ampoules de re-change et glissé un bloc de fer dans le bâton?

— Oui. Pour gagner du temps, afin de poursuivre mes recherches. »

Fantômette approuva d'un mouvement de tête.

« Très bien. Ce que vous me dites correspond à ce que j'avais deviné. Et maintenant?

— Maintenant, jeune gamine, je vais donner un coup de pic dans le fond de cette niche...

— ... et prendre l'or qui est derrière le More, pour parler comme Arnaud de Plessis. Avez-vous pensé que cet or n'est pas à vous, mais qu'il appartient

à la marquise? Vous n'avez pas le droit d'y toucher. »

Bolduke caressa sa joue d'un air pensif. Il restait immobile, debout, à moins d'un mètre de son interlocutrice. Au bout d'un long moment, il soupira, leva les bras dans un geste désespéré et dit sur un ton de profonde tristesse :

« C'est bon! Puisque vous vous y opposez, je renonce à ce trésor. Je vais dire à la marquise qu'elle peut le prendre... Tenez, justement la voici qui arrive! »

Fantômette tourna la tête pour regarder dans la direction que lui indiquait Bolduke. Un centième de seconde trop tard, elle comprit qu'elle venait de commettre une erreur : le manche du pic atteignit sa tempe droite violemment, et l'étourdit à demi. Presque inconsciente, elle dévala en roulant la pente de la toiture et fut précipitée vers le sol!



CHAPITRE XII

Le secret du More

FANTÔMETTE ouvrit les yeux.

Mais d'abord elle ne vit rien. Tout était noir autour d'elle. Puis, lentement, peu à peu, elle commença à discerner quelques lueurs. Un mur grisâtre lui apparut, puis une porte de bois, un escabeau faiblement éclairés par la flamme jaunâtre et vacillante d'une bougie plantée dans le goulot d'une

bouteille. La pièce où elle se trouvait présentait l'aspect d'une cave.

Sa tempe droite lui causait une douleur lancinante. Elle voulut y porter la main, mais son geste fut arrêté avant même d'être commencé.

« Hein? Je suis attachée?... Oui, ce gredin de journaliste m'a ficelée! C'est scandaleux! Il prend donc Fantômette pour un saucisson! »

Elle était allongée par terre, sur le dos. La corde qui lui immobilisait bras et jambes était passée, par surcroît de précaution, dans un anneau de fer scellé au mur.

Fantômette remua un peu, pour chercher s'il y avait quelque moyen de se libérer, mais les ligatures l'enserrèrent encore plus étroitement, et les élancements dans son crâne se firent plus intenses. Elle maugréa :

« Le bandit m'a donné un coup de poing sur la tempe gauche, puis un coup de manche de pioche sur la tempe droite. C'est deux de trop! Décidément,

je ne suis pas en forme, ces jours-ci! »

Tout à coup, une question lui vint à l'esprit. *Pourquoi ne s'était-elle pas tuée en tombant du toit ?*

« Voyons... il m'a frappée... J'ai dévalé la toiture en roulant... Je suis tombée... et puis? Je ne me souviens plus de rien! »

Elle cherchait à résoudre ce problème lorsque le loquet claqua; la porte s'ouvrit et Bolduke entra. Il demanda avec un sourire moqueur :

« Alors, la terrible justicière masquée a fini son petit dodo? Parfait! Pas trop abîmée? Tant mieux pour vous, ma chère! Je n'en dirais pas autant de ma 2 CV. En tombant dessus, vous avez défoncé la capote et la banquette arrière.

— Comme c'est navrant! Vous m'en voyez désolée. »

Le petit air goguenard de Fantômette démentait ses paroles. Le journaliste prit la bougie, éclaira un recoin de la cave où gisaient quelques outils.

« Il me semble avoir vu une pioche par ici... Oui, la voilà!

— Vous avez cassé votre pic, mon cher monsieur?

— Oui. Ces vieilles pierres sont plus dures qu'on pourrait le croire. »

Il jeta l'outil brisé, reposa la bougie sur la table en affirmant avec orgueil :

« Dans quelques minutes, je serai milliardaire. Et je pourrai acheter une voiture neuve. Un modèle de grand luxe. »

Fantômette eut un petit rire. Elle dit à mi-voix :

« Mon bonhomme, tu n'es pas près de l'avoir, ta voiture de grand luxe! »

Bolduke la regarda avec étonnement, puis il haussa les épaules, sortit en claquant la porte et repoussa le verrou d'un coup sec.

*
**

La file des voitures et des camionnettes composant la caravane des ciné-

astes s'arrêta en bordure de l'aérodrome. Visage réjoui et sourire aux lèvres, Boris Brindisi s'avança à grands pas vers l'entrée du hall. Déjà il s'écriait, en ouvrant largement les bras :

« Cher Thomas Tom Town!... »

Mais le hall de l'aérogare était à peu près désert. Derrière le comptoir d'un bar, un garçon lisait son journal. Brindisi l'interrogea. Non, il n'avait rien vu qui ressemblât, de près ou de loin, à l'illustre Thomas Tom Town. D'ailleurs, aucun avion ne s'était posé depuis la veille. Au vu du télégramme, il secoua la tête.

« J'ai l'impression qu'il s'agit d'une erreur, monsieur. Ou alors, on vous a fait une farce. »

Boris Brindisi froissa rageusement le télégramme, rejoignit sa compagnie et hurla en agitant le poing :

« Demi-tour! On s'est moqué de nous! On a voulu me faire perdre mon précieux temps! Je parie que c'est en-

core un coup de notre saboteur! Ah! si je l'attrape, celui-là, je lui fais avaler une camera de force! »

Le retour au château se fit à une allure digne des Vingt-quatre Heures du Mans. Pendant tout le trajet, la marquise ne cessa de marmotter :

« Je l'avais bien dit, qu'il arriverait un malheur! Mais on ne veut jamais me croire. On me traite de vieille radoteuse!... Pourtant, je l'avais dit, je l'avais dit! »



Pourquoi Fantômette avait-elle murmuré qu'il n'achèterait pas de nouvelle voiture? Par dépit, sans doute. Se voyant vaincue, elle n'avait plus que la piètre ressource de lancer des quolibets inutiles...

Bolduke remonta les étages du château, puis grimpa sur le toit. Il reprit son travail de creusement, qui consistait à élargir et approfondir la niche. La pierre était dure; le soleil commen-

çait à chauffer sérieusement. Au bout d'un moment, il enleva sa veste, l'accrocha au bras du guerrier more et retroussa ses manches de chemise. Il empoigna de nouveau la pioche pour frapper à coups redoublés. Mais la tour résistait.

Ah! le sire Arnaud de Plessis avait bien fait les choses! Il avait dû creuser profondément dans la muraille pour y enfouir la poudre d'or... Cela avait dû lui prendre beaucoup de temps... Et pourtant, il était pressé, puisque les gardes du roi étaient sur le point de l'arrêter.

Cette pensée figea soudain le journaliste. Il y avait là une contradiction. Comment, en l'espace de quelques minutes, Arnaud avait-il pu cacher le trésor? Il n'avait pas eu le temps de faire un trou dans cette pierre dure, presque neuve...

Bolduke laissa tomber son outil, passa une main sur son front couvert de sueur.

« Mais... Je suis idiot ! Les pierres de la niche devraient être aussi vieilles que la statue, puisque toute cette affaire s'est passée à la même époque... »

Il se rappela soudain les propos tenus par la marquise, ainsi que divers passages de *l'Histoire des Cavaliers*. Au cours des âges, le château avait été partiellement détruit à plusieurs reprises, et restauré. La partie de la tour dans laquelle il était en train de creuser datait tout au plus de quelques dizaines d'années !... Il commençait à comprendre pourquoi Fantômette avait dit qu'il n'achèterait pas de nouvelle voiture. *Elle avait deviné avant lui que le trésor n'était pas, ne pouvait pas être dans la tour.*

Il réfléchit.

« Mais alors, la phrase d'Arnaud serait fausse ? Si le trésor n'est pas derrière le More, où est-il ? Nécessairement dans une partie ancienne du château... Caché quelque part au cœur des vieilles pierres. »

Il décrocha sa veste de la statue, l'enfila en poursuivant sa méditation.

« Il me faudrait ausculter chaque partie du château, sonder les murs, étudier minutieusement l'*Histoire des Cavaliers* pour déterminer ce qui est ancien et ce qui est récent. Un travail d'historien et d'archéologue... Je n'en ai pas le temps. Le film se termine aujourd'hui ou demain. »

Il grommela :

« M'être donné tout ce mal pour en arriver là ! Je n'en sais pas plus long que cet ignare d'Alficobras Zanier ! »

Le journaliste considéra le guerrier more qui semblait se moquer de lui, en plissant le trait qui lui tenait lieu de bouche. Au fait, c'était là un objet en pierre du XII^e siècle ! Le trésor ne serait-il pas, non derrière le More, mais *dedans* ?

Bolduke frappa du poing droit la paume de sa main gauche en s'exclamant :

« Mais oui, parbleu ! La phrase d'Arnaud a été mal transcrite... La statue

doit être creuse, et la poudre d'or est cachée à l'intérieur. Arnaud a pu faire cette opération très rapidement. De la poudre d'or, cela coule comme un liquide. Il suffit qu'il y ait un trou dans le haut de la statue, par où l'or a été versé. En cherchant bien, je dois le trouver... Et puis non, un coup de pioche dans le bonhomme, et ce sera plus vite fait. A moi la fortune! »

Il ôta de nouveau sa veste, empoigna le pic et le souleva pour frapper l'effigie.

Alors, il y eut dans le jardin un vrombissement de moteur, suivi d'un coup de frein brutal. Bolduke mâchonna un juron :

« Ah! Pas de chance!... Voilà ce maudit Brindisi qui revient une minute trop tôt! »



CHAPITRE XIII

Enlèvement

BORIS BRINDISI s'affairait, lançait des ordres tonitruants :

« Sortez-moi les cameras, les écrans, les projecteurs, tout le matériel! Et que ça saute! Scribouillette, vite! Où en sommes-nous? »

Pendant que la script-girl s'occupait de paperasses et que les techniciens déchargeaient les camionnettes à toute al-

lure, Bolduke apparut. Brindisi l'interpella :

« Ah! vous voilà! Vous êtes allé à votre journal?

— Oui, j'arrive de Paris à l'instant même... Mais vous étiez parti, monsieur Brindisi?

— Un mauvais plaisant nous a fait courir à l'aérodrome de Clafouty... Al-lons, vous autres, approchez cette camera! »

Occupé à surveiller son personnel, Boris Brindisi ne vit pas le sourire qui s'était dessiné sur les lèvres du journaliste. Car c'était bien lui, le « mauvais plaisant », qui avait prétexté une visite à son journal pour pouvoir expédier le télégramme. Par ce moyen, il avait éloigné la troupe du château. Mais maintenant, tout était à recommencer. Il allait falloir trouver autre chose. D'un pas nonchalant, il retourna vers l'entrée de l'édifice.

Le metteur en scène conféra longuement avec la script-girl pour préparer

le tournage d'un des derniers plans du film. Marjolaine — toujours dans le rôle de Fantômette — devait attacher le fantôme Bernard-Bertrand au moyen d'une corde à rideaux. Brindisi mit ses mains en porte-voix et appela :

« Marjolaine! Où es-tu? On a besoin de toi! »

Le journaliste revenait. Il s'approcha de Brindisi et feignit l'étonnement :

« Comment? Vous appelez Marjolaine? Elle n'est pas ici.

— Pas ici? Elle est revenue en voiture avec moi! Elle doit être dans sa chambre.

— Mais non! Je l'ai aperçue il y a cinq minutes, dans le bois. Elle s'éloignait du château en compagnie d'un homme qui la tenait par la main.

— Quel homme?

— Ma foi, je n'ai pas fait attention. J'ai cru qu'il s'agissait d'un des cinéastes... »

Soudainement inquiet, Boris Brindisi poussa un cri :

« Mais non, ce n'est pas l'un de nous! C'est quelqu'un qui vient de l'enlever! Pommard! Bernard-Bertrand! Colonel! Venez vite... Marjolaine a été kidnappée! »

Ce fut un concert de cris poussés par l'habilleuse, la marquise et la script-girl. Le journaliste pointa un doigt vers le bois.

« Ils s'en allaient par là. Ils n'ont pas eu le temps d'aller bien loin. En



courant, vous pourrez les rattraper... »

Tout le monde se précipita dans la direction indiquée, et après quelques secondes, la place se trouva vide. Bol-
duke eut un petit rire de triomphe. Il alluma tranquillement une cigarette, entra dans le château et monta, une fois de plus, sur le toit. Il prit alors sa pioche et éventra la vénérable statue du guerrier more.



Quelques minutes avant le déroulement de cette scène, la porte de la cave s'était ouverte pour laisser entrer le journaliste qui poussait Marjolaine devant lui.

La fillette roulait de grands yeux inquiets. La lumière jaune de la bougie éclairait le visage menaçant du journaliste qui ricana :

« Je t'amène de la compagnie, Fantômette. Tu t'ennuieras moins.

— Quelle charmante idée! Vous êtes tout plein d'attentions. »

Sans répondre, Bolduke attachâ Margolaine à côté de Fantômette qui reprit gaiement :

« Alors, cher ami, vous avez abattu la tour? Vous avez trouvé le trésor?

— Non.

— Je vous l'avais dit! La tour a été récemment reconstruite, par conséquent l'or ne peut s'y trouver.

— En effet. Mais maintenant je sais où il est.

— Vraiment?

— Oui. A l'intérieur du More. Je vais le démolir. »

Fantômette fit la moue.

« C'est bien dommage. Une statue si ancienne, si vénérable. C'est du vandalisme. D'ailleurs je doute fort que la marquise ou Brindisi vous laissent le loisir de faire ce petit travail de démolition... »

Le journaliste haussa les épaules :

« Je vais éloigner ces gêneurs, une fois encore. C'est facile. Je vais leur servir une petite fable de mon inven-

tion. Il suffit de dire que Marjolaine vient d'être enlevée par un inconnu et tout le monde déguerpira pour se lancer à sa recherche. »

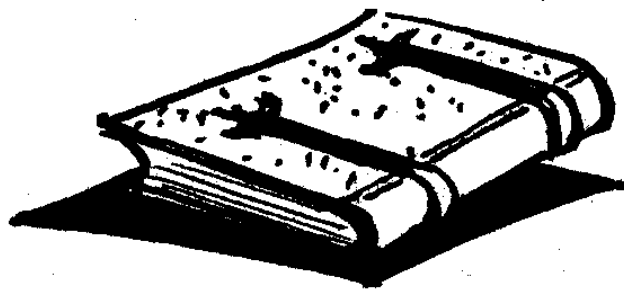
Fantômette se mordit les lèvres.

« Je vois. Vous avez encore trouvé un truc pour rester seul.

— Oui, ma petite. Maintenant, plus rien ne m'empêchera de mettre la main sur le trésor. »

Il sortit de la cave, remonta et fit part à Brindisi du prétendu enlèvement de la jeune actrice, ainsi qu'on l'a vu. Puis il grimpa sur la toiture et fit éclater la statue en mille morceaux.

Elle était faite de pierre massive, pleine. Rien à l'intérieur. Pas la moindre cachette, pas la plus petite poussière d'or!





CHAPITRE XIV

Négociations

FANTÔMETTE demanda à Marjolaine :
« Alors, que s'est-il passé?... Ne pleure pas, je suis là, tu n'as rien à craindre. Oui, je suis attachée, mais cela n'a aucune espèce d'importance. Parle! »

Marjolaine renifla et expliqua :
« Je suis revenue de l'aérodrome dans la voiture de M. Brindisi, en com-

pagnie du majordome Baptiste et de la Bibi. M. Brindisi m'a dit que nous allions reprendre le tournage tout de suite et que je devais me dépêcher de m'habiller. Je suis entrée en courant dans le vestibule, et au moment où j'allais monter l'escalier, le journaliste m'a fermé la bouche avec une main pour m'empêcher de crier, et m'a emportée jusqu'ici. Mais toi? Que t'est-il arrivé? »

Fantômette mit son amie au courant de ses aventures sur le toit; à peine avait-elle terminé, que la porte s'ouvrit pour laisser entrer Bolduke. Il avait l'air abattu. Fantômette l'accueillit avec l'espièglerie qui lui était familière.

« Déjà de retour, mon cher monsieur? Je suis charmée de vous revoir aussi vite. Chacune de vos visites est un enchantement qui ravit mon âme et... Heu... Vous ne semblez ni enchanté ni ravi? Auriez-vous, par hasard, quelque contrariété? Quelque chose qui n'irait pas? La fortune n'était-elle pas

contenue dans l'estomac du More? Non? Comme je vous plains, mon pauvre monsieur! Mais peut-être n'avez-vous pas bien regardé? Si? Alors, il faut chercher ailleurs. »

Silencieux, le journaliste observait le visage de Fantômette avec une attention extrême. Il prit la bougie, s'approcha pour mieux l'examiner. Il vit, derrière le masque, deux yeux pétillants de malice, une bouche qui dessinait un sourire railleur. Nerveusement, il proféra :

« Vous savez!... Vous savez quelque chose, n'est-ce pas? Quand j'ai creusé la tour, vous aviez déjà deviné que l'or ne pouvait pas s'y trouver. Quand j'ai parlé du guerrier, vous n'avez pas eu l'air non plus de croire que je trouverais. Et maintenant, j'ai l'impression que vous avez découvert la cachette... Répondez! »

Fantômette se taisait, se contentant d'écouter les paroles de son adversaire, sans approuver ni démentir.

Bolduke reprit, sur un ton plus cassant :

« Ecoute, ma petite. Ne crois pas que je sois dupe. Dès l'instant que tu es sur place, c'est que tu t'intéresses toi aussi au trésor. Ce n'est pas pour t'amuser que tu as lu l'*Histoire des Cavaliers*. Et que tu as tracé les plans du château. Ne nie pas! J'ai fouillé le salon rose, et j'y ai trouvé les croquis que tu as faits... Alors, Fantômette la Justicière, l'honnête Fantômette qui pourchasse les bandits, je n'y crois pas! C'est de la blague...

« Donc, voici ce que je propose. Puisque nous voulons atteindre le même but, au lieu de nous combattre, associons-nous. Dis-moi où est l'or, et nous partagerons, moitié-moitié. D'accord? »

Il attendait la réponse avec anxiété. Dans sa main, la bouteille surmontée de la bougie tremblait. La jeune fille sourit, ouvrit la bouche et dit tranquillement :

« Allez vous faire cuire une omelette! »

L'homme poussa un rugissement de dépit. Il s'écria avec fureur :

« Très bien! Puisque c'est ainsi, je n'ai plus de scrupule à avoir. Ah! tu ne veux pas parler? Parfait! on va te délier la langue. Ah! on veut jouer au plus fin avec moi... Eh bien, nous allons voir qui aura le dernier mot. Je vais un peu te chatouiller la plante des pieds avec la flamme de cette bougie, et il faudra bien que tu parles! »

Fantômette dit joyeusement :

« Allez-y! Justement, cette cave est très humide. Je serai ravie de me réchauffer un peu les pieds. »

Devant cette insouciance, le journaliste fronça les sourcils. Il murmura :

« Non, je fais fausse route. Elle serait capable de tout supporter sans rien dire... Appliquons plutôt le traitement à l'autre. »

Il s'approcha de Marjolaine qui se mit à pousser des cris d'effroi.

« Ma chère Fantômette, c'est maintenant le moment. Si tu ne parles pas, je transforme ton amie en poulet rôti.

— Arrêtez, espèce de brigand! cria Fantômette, vous avez gagné.

— Tu es décidée à parler?

— Oui.

— Tu vas me dire où est le trésor?

— Oui.

— C'est bon. »

Il reposa la bougie sur la table, ramassa la pioche dont il caressa le fer en disant : « J'écoute. »

Fantômette dit sèchement :

« Pas si vite. Il y a des conditions. »

Bolduke sursauta :

« Comment, des conditions? Je suis maître de la situation! C'est moi qui commande ici! »

Fantômette secoua la tête.

« Vous n'êtes pas aussi fort que vous le croyez. Les cinéastes vont bientôt s'apercevoir que vous les avez envoyés sur une fausse piste. Ils reviendront



Si tu ne parles pas, je transforme ton amie en poulet rôti.

dans quelques minutes. A ce moment-là, vous ne pourrez plus rien faire.

— Alors?

— Alors, premièrement : laissez partir Marjolaine. Regardez-la, cette pauvre petite... Elle pleure comme une arroseuse municipale.

— Non, c'est un otage. Je ne peux pas la laisser filer. Si elle sortait d'ici, qui me garantirait que tu parlerais?

— Moi. J'ai promis de révéler l'emplacement de la cachette, et je le ferai. Fantômette n'a qu'une parole. »

Bolduke hésita une seconde, puis il accepta :

« C'est bon. Je te fais confiance. »

Il détacha Marjolaine, la fit sortir et referma la porte. Puis il se tourna vers Fantômette.

« Voilà, c'est fait. Maintenant, le trésor.

— Attendez, mon cher. Il y a une autre condition.

— Quoi? Encore! Qu'est-ce que c'est?

— Détachez-moi.

— Hein?

— Parfaitement! Je suis saucissonnée depuis une heure. J'en ai assez! J'ai besoin de mouvement, moi! »

Bolduke réfléchit, hésita. Fantômette essayait-elle de lui jouer un tour? Cependant, elle avait donné sa parole. Et l'on ne pouvait attendre indéfiniment. Boris Brindisi n'allait pas tarder à revenir. Le temps jouait en faveur de la jeune fille.

Bolduke se décida. Tant pis, il fallait courir le risque. Il détacha Fantômette qui se releva aussitôt, sautilla sur place, effectua quelques mouvements respiratoires, puis s'écria :

« Ouf! Ça fait du bien de pouvoir gigoter un peu! »

Avec impatience, Bolduke exigea :

« Suffit! Dis-moi maintenant où est l'or! »

Mais il n'était pas encore au bout de ses peines. La jeune aventurière leva une main pour le calmer :

« Attendez, cher monsieur, attendez!

— Attendre quoi?

— Laissez-moi une seconde... Le temps de réfléchir...

— De réfléchir? A quoi?

— *A l'endroit où se trouve le trésor.*

— Comment? Tu ne sais donc pas où il est? »

Fantômette éclata de rire :

« Ma foi, non! Je n'en ai pas la moindre idée. »





CHAPITRE XV

Fantômette utilise son cerveau

PENDANT un long moment, ce fut le silence. Le silence terrible qui précède l'explosion d'une bombe atomique. A la fin, Bolduke éclata :

« Tu ne sais pas où est l'or! Tu te moques de moi? Je viens de laisser filer Marjolaine et... Ah! c'est comme ça que tu tiens tes promesses? Et tu

oses dire que Fantômette n'a qu'une parole?

— Attendez! Un peu de calme, mon cher monsieur. Je n'ai jamais affirmé que je savais où est l'or. J'ai simplement promis de vous indiquer son emplacement.

— Alors? Je ne vois pas la différence.

— La différence est très simple. Pour tenir ma promesse, il faut d'abord que je *devine* l'emplacement de la cachette.

— Donc, tu ne sais rien?

— Je vous répète que non. Je n'en sais pas plus que vous. Laissez-moi seulement cinq minutes. Avec vos grands cris, je ne peux pas réfléchir!

— Et tu affirmes que dans cinq minutes...

— Je vous dirai où est la poudre d'or. »

Bolduke hocha la tête.

« Absurde! Comment pourrais-tu trouver en cinq minutes ce qu'on a vai-

nement cherché pendant sept cents ans? »

Fantômette ne répondit pas, et le journaliste eut alors l'impression que derrière le persiflage et les plaisanteries de la jeune fille, il pouvait y avoir quelque chose de sérieux. Elle avait promis, elle tiendrait. Il s'adossa dans un coin de la cave, observa.

Les mains derrière le dos, Fantômette allait et venait comme une panthère dans sa cellule. La bougie projetait son ombre contre la muraille, qui répétait fidèlement chacun de ses mouvements, chaque tressautement du pompon au bout du bonnet pointu.

Après un long moment, elle cessa son va-et-vient, s'assit sur l'escabeau en croisant les jambes et dit à mi-voix :

« Un problème bien posé est à moitié résolu. Donc, posons le problème. Que s'agit-il de faire? Il faut trouver, dans cet immense château, les parties les plus anciennes. Puis découvrir les

quelques décimètres cubes de vide qui contiennent la poudre d'or. Bon. La clef du mystère est constituée par une phrase :

« Le trésor est derrière le mort, ou « derrière le More. » Parfait. »

Elle se remet à faire les cent pas, tout en déroulant à haute voix le fil de sa pensée.

« Nous éliminons les parties récemment reconstruites. La tour, le haut du château, dont la charpente a brûlé à plusieurs reprises. La partie la plus ancienne, celle qui n'a pas été touchée, c'est la partie centrale. L'entrée, le vestibule, la salle à manger. C'est là qu'il faut chercher. Revenons maintenant à notre historien, Alficobras Zanier. Il est évident qu'il se trompait en faisant intervenir le More. Néanmoins il y a dans sa théorie un élément intéressant. Cet élément c'est un détail orthographique. Selon qu'on écrit *mort* ou *More*, les recherches s'orientent vers le cimetière ou vers la tour. Dès lors... »

Elle s'arrêta, appuya son index sur la pointe de son menton.

« Puisqu'il existe deux orthographes, il pourrait bien en exister une troisième, qui nous permettrait de chercher dans une autre direction. Oui, j'ai l'impression... C'est encore bien vague, mais j'entrevois quelques lueurs. »

Le journaliste demeurait silencieux, immobile, attentif. Son regard était fixé sur Fantômette. Il attendait, fasciné, la solution qui allait naître du travail mental intense auquel il assistait. Il ne cherchait plus lui-même; c'était inutile. Il était maintenant convaincu que les déductions de la jeune fille allaient le conduire droit à la cachette.

Et soudain, ce fut l'éclair, le déchirement du voile. Fantômette poussa un cri de joie, frappa dans ses mains, fit une pirouette.

« Ça y est! Ça y est, j'ai trouvé! Oui, il n'y a pas d'autre solution. . Ah! je savais bien qu'il devait exister une troi-

sième orthographe! D'où l'utilité d'apprendre l'alphabet, le vocabulaire et la grammaire! Eurêka, mon cher Bolduke! Ce brave Arnaud de Plessis avait dit juste. Encore fallait-il comprendre ce qu'il voulait exprimer. »

Bolduke pressa Fantômette :

« Dites vite! Le trésor, où est-il? »

Fantômette fit une révérence comique.

« Je vais avoir l'honneur de révéler à Votre Seigneurie, quoiqu'Elle ne le mérite guère... et quoique je me sois promis de lui rendre son coup de poing et son coup de manche de pioche...

— Bah! passons... Je vous donnerai la moitié du trésor et tout sera oublié. Alors, où est-il? »

Fantômette se mit debout, leva un index et dit sur un ton docte :

« Messieurs, nous savons qu'on peut désigner un défunt par le mot : mort. Ou un musulman par le mot : More. Mais il existe une troisième manière. Avec un M, un O, un R et un S, on ob-



tient : *mors*, qui désigne une pièce de fer que l'on place entre les mâchoires d'un cheval. Ce mors est rattaché aux rênes qui servent à conduire l'animal. Vous connaissez l'expression « prendre le mors aux dents » ?

— Oui, quand un cheval serre le mors avec ses incisives, et qu'on ne peut plus le gouverner. Mais quel rapport avec le trésor ?

— Un rapport évident. Arnaud voulait dire : « Le trésor est derrière le

« mors ». Or, qui dit *mors*, dit *cheval*. Et il n'est pas surprenant qu'Arnaud ait parlé de chevaux. N'oublions pas qu'il a fondé l'ordre des *Cavaliers*. Il est normal qu'il ait confié la sauvegarde du trésor à *un cheval*. Donc, il ne nous reste plus qu'à trouver un cheval dans la partie ancienne du château, et à regarder derrière son mors. J'ai dit. »

Bolduke se gratta le bout du nez.

« Un cheval? Où y en a-t-il un? Je n'en ai vu nulle part.

— Si. Au-dessus de l'entrée. La clef de voûte a la forme d'un écusson sur lequel est sculptée une tête de cheval. Précisément dans la partie du château qui date du *xii^e* siècle. Il est probable que l'écusson peut s'enlever facilement. Il recouvre la cachette. »

Un éclair étrange passa dans le regard du journaliste. Il cria : « Merci pour le renseignement! » prit rapidement la pioche et se lança sur Fantômette. Mais la jeune fille roula sur le côté en abattant la bougie qui s'éteignit.

Bolduke comprit qu'il n'avait aucune chance de la maîtriser dans l'obscurité. A tâtons, il trouva la porte, la referma et poussa le verrou. Puis il tira son mouchoir et s'essuya le front.

« Ouf! Voilà une bonne chose de faite. Premièrement, je sais où est l'or. Deuxièmement, je suis débarrassé de mon ennemie n° 1. Débarrassé provisoirement. Le temps de mettre la main sur la fortune. Après... »

Il allait remonter l'escalier de la cave, mais une hésitation le retint. Après?... Il ne suffisait pas de posséder l'or et d'enfermer Fantômette pour quelques minutes. Une fois libérée, elle était tout à fait capable de retrouver sa piste, de le poursuivre au bout du monde et de lui demander des comptes. Non, il ne suffisait pas de la mettre hors de combat provisoirement. Avec un adversaire de cette taille, il était indispensable de prendre des précautions beaucoup plus efficaces. Il fallait s'en débarrasser *définitivement*.

Bolduke fit demi-tour, posa sa main sur le verrou. Il allait faire subir à Fantômette le même traitement qu'il avait appliqué au More. Quelques coups de pioche...

Il avisa alors une canalisation qui courait à mi-hauteur du mur.

« Ah! il me vient une meilleure idée. Oui, ce sera plus commode. Non pas un meurtre, mais un simple accident. La fuite d'un robinet mal fermé. »

A l'extrémité du tuyau, il y avait en effet un robinet. Le journaliste l'ouvrit en grand, après avoir obturé le conduit d'évacuation avec quelques gravats obtenus en défonçant le sol. L'eau tombant en trombe commença à envahir le local, à se glisser sous la porte de la cave qu'elle allait bientôt remplir, l'endroit étant situé dans la partie la plus basse du château.

Satisfait de ce nouveau sabotage, Bolduke mit la pioche sur son épaule et remonta l'escalier en sifflotant.

« Bon débarras! pensa-t-il, on n'en-

tendra plus parler de cette maudite Fantômette. »

Il traversa le vestibule, sortit dans le jardin. Tout y était calme. Les cinéastes devaient continuer leur inutile poursuite. Il courut vers l'endroit où il avait laissé l'échelle qui lui avait servi à monter sur le toit, lors de la nuit orageuse. Il la dressa devant la façade, appuyée à côté de l'écusson, grimpa rapidement et examina la pierre.

Tout de suite, un détail attira son attention. Le pourtour de l'écusson était marqué par une mince fente, comme si la matière avait manqué à cet endroit. Il agrippa ses doigts sur les sculptures, poussa, tira. La pierre remuait, comme une dent prête à se déchausser.

Bolduke sortit de sa poche un gros canif, inséra la lame dans l'interstice, pesa sur le manche. L'écusson bougea, s'écarta légèrement de la muraille. Encore un effort, et le journaliste, avec une émotion intense, fit pivoter la pierre comme une porte de coffre-fort.

A l'intérieur, il y avait un espace rectangulaire dont les dimensions étaient à peu près celles d'un fourneau de cuisine. Une cachette sombre, au fond de laquelle on pouvait distinguer néanmoins quelque chose de blanc. Bolduke tendit la main, prit l'objet. C'était une carte de visite qui portait ces mots :

FANTÔMETTE

vous remercie de l'intérêt que vous portez aux vieux châteaux historiques et a l'honneur de vous faire savoir que le trésor des Cavaliers n'a quitté cette cachette que pour être remis entre les mains de ses légitimes propriétaires.

Cordiales salutations.



CHAPITRE XVI

La flamme au soleil

« **O**UI, COMMANDANT, elle a été enlevée! Marjolaine, mon actrice n° 1. Si vous ne la retrouvez pas, mon film est perdu. Il me reste encore des scènes à tourner, vous comprenez? »

Boris Brindisi s'était précipité à la gendarmerie. Il exposait l'affaire avec volubilité, ne s'arrêtant de gesticuler

que pour essuyer son front. Les autres cinéastes s'étaient dispersés dans les bois, à la recherche de Marjolaine et de son hypothétique ravisseur. Le commandant rassembla aussitôt ses gendarmes et lança des ordres :

« Vous, brigadier Mâchefer, prenez deux hommes et longez le petit sentier qui coupe à travers bois. Vous, Sainfoin, prenez la jeep et patrouillez autour avec votre escouade. Moi, je vais passer le centre au peigne fin. En avant! »

Quelques instants plus tard, les gendarmes rejoignaient les cinéastes et tout le monde se mit à battre systématiquement les sous-bois.

Après dix minutes d'exploration, trois coups de sifflet retentirent : signal indiquant qu'on venait de retrouver la disparue.

C'était bien Marjolaine. Elle s'était éloignée du château en courant pour chercher du secours contre Bolduke. Elle expliqua rapidement comment il

l'avait enlevée, ainsi que Fantômette.

« Comment? s'écria Brindisi, Fantômette? La vraie? Elle est donc ici?

— Oui. Elle combat Bolduke qui est l'auteur des sabotages.

— Mille millions de milliards! C'est lui, ce gredin, cette canaille que je dois étripier? Ah! le bandit! Je vais lui faire manger de la pellicule! »

On retourna en toute hâte vers le château. La colère décuplait les forces de Boris Brindisi qui, malgré son embonpoint, arriva bon premier dans la cour. Il fut rejoint par les cinéastes et les gendarmes. Alors, chacun put contempler une scène tragi-comique, un épisode burlesque qui n'avait pas été prévu dans le scénario du film!

Le journaliste se tenait en haut de l'échelle, qui était toujours appliquée contre le mur. Au bas, debout sur une caisse à fleurs retournée, Fantômette le menaçait avec le fusil qui avait servi au colonel pour tirer son oiseau. Elle s'offrait le plaisir de narguer son ad-

versaire qui faisait assez piteuse figure :

« Non, monsieur Bolduke, non ! Ne descendez pas encore ! Restez un peu sur votre perchoir, pour que l'honorable assistance ait le plaisir d'admirer votre vilaine bobine ! Et veuillez expliquer par le détail ce que vous faites là-haut ! »

Mais Bolduke ne répondit pas. Il était trop stupéfait par l'incompréhensible disparition de l'or et l'inexplicable apparition de Fantômette.

Ce fut cette dernière qui lui donna la double solution, sur le ton d'un monstre de phénomène de foire :

« Admirez, mesdames et messieurs, l'illustrissime journaliste Bolduke, qui a consacré sa carrière à l'étude du château de Tour-les-Plessis, et à la recherche de son trésor. Il a été aidé dans cette tâche écrasante par la non moins illustre Fantômette, votre servante (révérence), et pour la récompenser, il l'a enfermée dans une cave. Ou disons,

pour être plus précis, qu'il a cru l'enfermer. En fait, l'illustrissime Fantômette ayant, parmi d'innombrables qualités — sauf la modestie —, celle d'être aussi leste qu'agile, s'est empressée de sortir de la cave dès que la porte eut été ouverte. Cela se passant dans la plus parfaite obscurité, l'incomparable journaliste n'y a vu que du noir. Et il a tout bonnement repoussé la porte sur un local où ne devait se trouver qu'une araignée suspendue au plafond et un rat caché dans son trou... »

Fantômette s'arrêta une seconde pour reprendre haleine, puis elle poursuivit :

« Mais votre illustre servante (nouvelle révérence) ne s'est pas contentée de quitter la cave au nez et à la barbe du nommé Bolduke. Elle a couru au jardin, a mis l'échelle en place, a ouvert la cachette et a remplacé le trésor par une carte de visite *qui était prête depuis la veille*. Oui, cher Bolduke, j'étais tel-

lement sûre de gagner... Que voulez-vous, quand j'entreprends quelque chose, j'ai pour habitude d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la réussite. Allons, ne faites pas cette tête-là! Regardez-le! On croirait voir un chien à qui l'on a pris son os! »

L'expression furibonde de son visage traduisait clairement les pensées du journaliste. Il grommela :

« On se retrouvera!

— Oui, dit Fantômette, mais un autre jour. Maintenant je vous donne la permission de redescendre. Je vois qu'un comité d'honneur est prêt à vous accueillir, présidé par un capitaine de gendarmerie. »

Bolduke descendit. Avant d'être emmené, il eut la consolation de voir l'objet qui venait de le conduire à sa perte. C'était un sac de cuir noirci par les siècles, enrobé de poussière et de toiles d'araignée. Fantômette y plongea la main, la sortit pleine d'une poudre jaune qu'elle fit couler entre ses doigts.

« L'or des Cavaliers! Regardez comme c'est beau!... On croirait qu'il flambe au soleil... »

Tous se rapprochèrent. On voulut voir l'or de près, le toucher, le soupeser. La marquise en prit délicatement une pincée, l'examina et hocha la tête avec un sourire satisfait. Elle déclara :

« Je vous l'avais bien dit, que l'apparition du fantôme annoncerait un grand événement! Je vous l'avais bien dit!

— Et vous aviez raison! approuva Boris Brindisi. C'est un grand événement. Je vais immédiatement modifier mon scénario et inclure cet épisode. Ce sera de l'authentique, du vécu! Nous allons tout de suite tourner ce plan. Scribouillette, note vite : découverte du trésor par Fantômette. Et c'est Fantômette elle-même qui va jouer son propre rôle... Mais où est-elle passée? Elle n'est plus là! »

Dans la confusion qui s'était produite au moment où le sac d'or avait été ou-

vert, personne ne s'était rendu compte que l'héroïne s'était éclipsée. Brindisi se fâcha tout rouge :

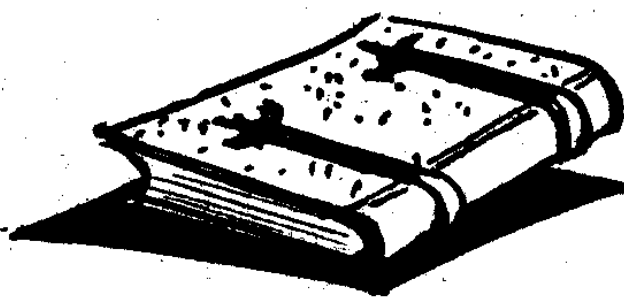
« Tonnerre! Je tenais la véritable Fantômette, et je la laisse filer! Ah! quel dommage!

— Mais, dit l'habilleuse, Marjolaine fait très bien l'affaire! aussi vrai qu'on m'appelle la Bibi! »

Ahurie, Marjolaine s'exclama :

« Ah! vous saviez donc qu'on vous appelait comme ça?

— Je l'ai toujours su », dit la brave femme avec simplicité.





ÉPILOGUE

AVEC l'or des Cavaliers, la marquise a pu remettre en état le château de Tours-les-Plessis. Elle a célébré cette rénovation en conviant à une grande soirée tous ceux qui ont participé au tournage du film *Fantômette et le Fantôme*. Il n'y manquait que le journaliste Bolduke. Mais peut-être y reviendra-t-il un jour, car après un petit

séjour en prison, il s'est racheté en lançant une grande campagne pour la sauvegarde des monuments. Grâce aux efforts qu'il déploie et aux articles qu'il publie dans son journal, nombre de vieux châteaux vont pouvoir être sauvés.

Fantômette manquait aussi. Elle était en mer, à la poursuite de trafiquants d'armes. Cependant, la soirée de la marquise a été une parfaite réussite. Sans doute n'y a-t-on parlé que de fantômes et de revenants, mais dans une ambiance parfaitement joyeuse. Tout le monde s'est couché de bonne heure, car il faudra se lever tôt le lendemain, pour participer à une chasse qu'organise le colonel Cromagnon.

Marjolaine vient de signer un nouveau contrat pour un feuilleton télévisé qui s'intitulera *Fantômette contre les Martiens*. Pour l'instant, on se demande où le génial Boris Brindisi trouvera d'authentiques habitants de la planète Mars. Mais lui-même ne semble guère

s'inquiéter pour ce détail. Il est parfaitement satisfait du succès remporté par le premier film. Son seul regret est de n'avoir pas connu plus tôt Fantômette. De temps en temps, il lui arrive de dire rêveusement à son assistant :

« Oui, j'aurais aimé pouvoir l'engager. Je suis sûr qu'elle jouerait admirablement. Marjolaine n'est pas mal, sans doute... Mais... quand je pense à la scène de l'escalade, au cours de laquelle l'échelle de corde s'est détachée, je me dis que Fantômette aurait fait merveille! »



Georges Chaulet



Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennueie profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain.



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de 40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose :



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



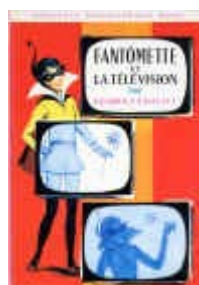
5. Fantômette et l'île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



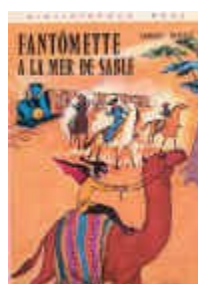
15. Fantômette chez le Roi (1970)



16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



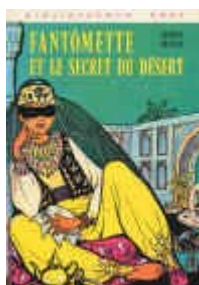
19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)

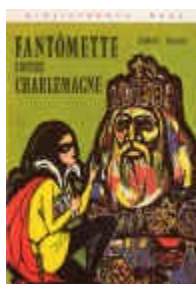


23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires (1973)

(1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



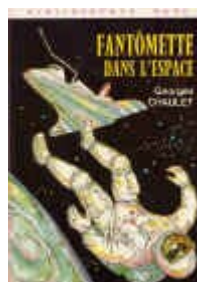
31. Fantômette brise la glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est quelqu'un, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'espace (1977)



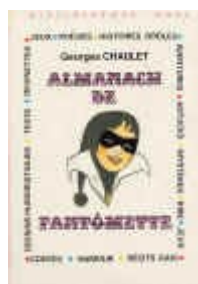
35. Fantômette fait tout sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)



44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)



45. Fantômette en Danger (1983)



46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)



47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)



48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

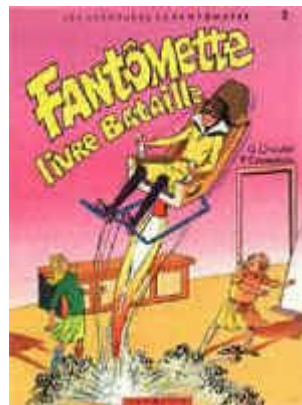
Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

